

Le Bond

LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE - N°37 - SEPTEMBRE 2014



50^e ANNIVERSAIRE

GOLDFINGER™

Golden years...

Pierre Fabry

L'heure est au « vintage ». Terme politiquement correct pouvant signifier nostalgie, conservatisme voire ringardise, selon les observateurs.

Avec délices, cédonstoutefois à cette tentation le temps de ce numéro unique et spécial qui déroge à toutes les règles...

Comme en son temps ce film de pur divertissement bousculait les codes avec une finesse que seul le recul du temps nous fait mieux percevoir.

Comment résister au délice de (re)découvrir cette « madeleine de Proust » que demeure dans nos mémoires - et dans la mémoire collective - *Goldfinger*, ce maître-étalon des 007 du cinéma ?

Dans cette galerie bondienne, chaque image est pour nous un refuge. Une « mise en abyme », comme l'on dit en littérature. Tout à la fois un déclencheur de souvenirs personnels, d'émotions intimes et de connaissances encyclopédiques... Chacun a longuement scrutés chaque image, disséqué chaque plan. Ainsi nous sommes nous appropriés, chacun à notre manière, une part du personnage, de son univers. Une part du mythe.

Le père cinématographique de cet opus (et de tant d'autres), Guy Hamilton, est à ce titre un témoin privilégié et rare, « le » témoin. D'autant plus par son âge, vénérable. Dans un français parfait, il a tenu à témoigner et à nous offrir des images inédites issues de sa collection personnelle. Légua à la postérité des fans bondiens et des Français, ces précieux clichés d'un autre temps. D'un temps révolu du cinéma. Par devoir sans doute autant que par passion.

En ce mois de juin 2014, son image et son récit se superposent à ceux de la poignée de combattants encore vivants, venus

d'outre-Atlantique ou d'outre-Rhin rendre un dernier hommage à leurs camarades morts en Normandie, pour nous offrir le plus précieux des présents : la liberté. Périple hanté par la mort, qui n'est que l'exaltation de la vie, d'une autre manière.

Chez Guy, qui fut lui-même un authentique soldat de la seconde guerre mondiale*, au même titre que Ken Adam, autre désormais rare vétéran de l'ère bondienne, résonne le même regard sur un monde où décidément tout va trop vite. Où seuls la distance et l'œil d'hommes qui ont tout vécu avant l'âge de vingt ans leur fait aimer la vie plus que tout. Et nous donne aussi des leçons d'optimisme.

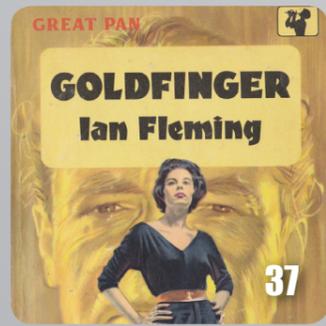
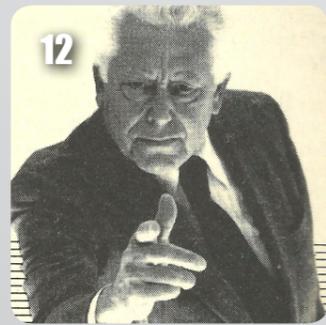
Des hommes toujours mus par la passion, l'insouciance, le sens du devoir, le perfectionnisme, sans lesquels rien de grand ne se bâtit, ni ne dure. D'hommes qui nous confirment qu'ensemble, avec peu, de l'imagination et beaucoup de travail, on peut tout. Changer les destins, inverser le cours de l'Histoire, bâtir des mythes, et les faire vivre encore et encore par nos mots et nos émotions. Durer et endurer. *Goldfinger* a survécu à tout, à la critique acerbe, au regard hautain d'une jeunesse « nouvelle vague », au temps qui flétrit la cellulose des pellicules. Et à l'oubli, surtout. Comme ce « D-day ». Sans doute est-ce pour cela que, par-delà la nostalgie, nous refaisons le chemin à l'envers, respectueux et reconnaissants. Une forme de devoir de mémoire en somme.

*Il faut relire son imposante filmographie (34 films, dont 22 comme réalisateur) et revoir deux de ses films, *La bataille d'Angleterre* & *L'ouragan vient de Navarone*, à laquelle ses quatre Bond font hélas trop souvent écran.





Shirley Eaton est Jill Masterson



50^e ANNIVERSAIRE GOLDFINGER

06 FOR YOUR EYES ONLY

« The man with the golden eye »
Entretien exclusif avec Guy Hamilton

12 MY NAME IS...

Richard Maibaum, Docteur Mots

14 UN BOND EN ARRIÈRE

- 14 The Midas touch
- 22 De la folie des grandeurs...
- 24 On the roads
- 26 Sur les traces de *Goldfinger*
- 30 Des divans profonds comme des tombeaux

34 BOND AND BEYOND

Bond formula

37 LIRE ET LAISSER MOURIR

Goldfinger, le roman

38 BONS BAISERS DU CLUB

Le mot de « M »



ENTRETIEN EXCLUSIF

Guy Hamilton, The man with the golden eye

EN DÉPIT D'UN CONTEXTE FAMILIAL DIFFICILE*, LE RÉALISATEUR DE QUATRE BOND FILMS A TENU À NOUS ACCORDER UNE INTERVIEW EXCEPTIONNELLE CHEZ LUI. UN PRÉSENT POUR LE CLUB ET LES FANS. L'OCCASION DE REVENIR SUR SA PROLIFIQUE CARRIÈRE AUX CÔTÉS DES PLUS GRANDS, ET BIEN ENTENDU SUR LE TOURNAGE DU MYTHIQUE GOLDFINGER. ENTRETIEN AVEC UN GRAND ARTISTE ET UN GRAND HOMME...

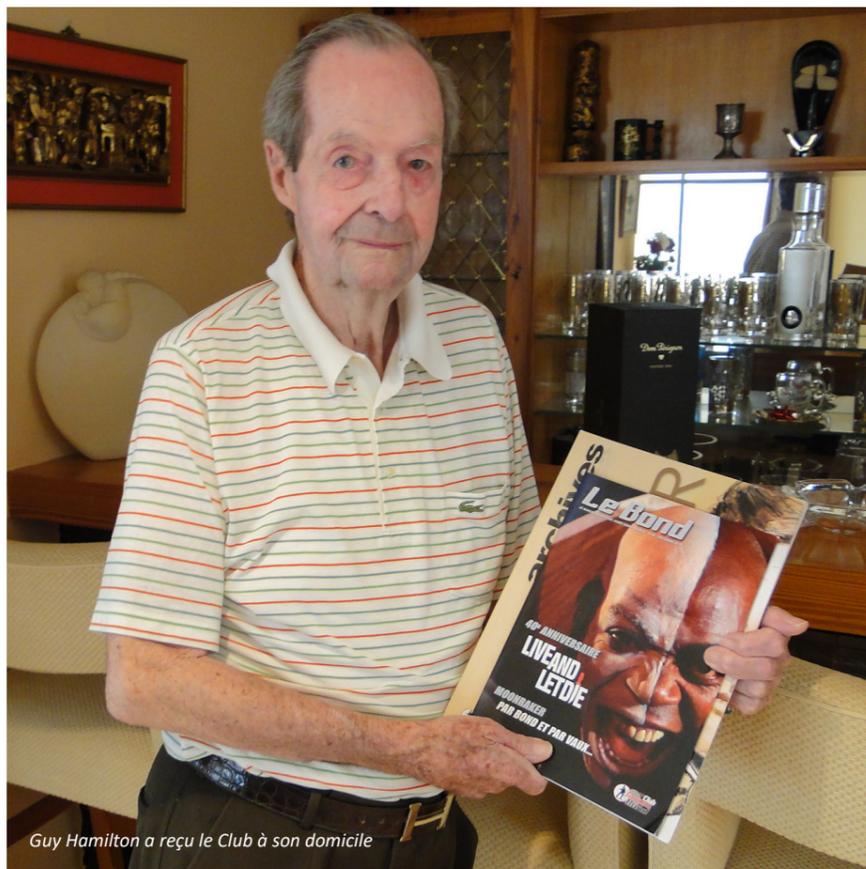
Propos recueillis par nos envoyés spéciaux, Frédéric Boissel, Luc Le Clech et Olivier Lebaz

Le Bond. Comment avez-vous appris votre métier ?

Guy Hamilton : Le réalisateur Carol Reed, dont je fus l'assistant durant cinq ans, m'a tout appris de ce que je connais du cinéma. Il me permettait de suivre son travail de montage. Je ne le remercierai jamais assez pour tout ce qu'il m'a donné. Le deuxième film que j'ai fait avec lui était *Le Troisième Homme*. C'était une aventure assez extraordinaire de trente-six semaines, avec un tournage de jour, un tournage de nuit et une partie dans les égoûts. À cette époque, un grand film était tourné en dix-huit semaines !

Le Bond. Vous avez ensuite enchaîné beaucoup de films renommés. Un reste gravé dans votre mémoire ?

Guy Hamilton : *The African Queen* avec Katharine Hepburn et Humphrey Bogart sous la direction de John Huston. Avec beaucoup d'anecdotes... Le décorateur, Huston et moi nous sommes rendus à Nairobi au Kenya en quête de lieux de tournage. Huston était un chasseur. Un beau jour, il a disparu, car tous ses fusils avaient été confisqués à la frontière. (...) On lui



Guy Hamilton a reçu le Club à son domicile

avait conseillé d'aller au Congo belge, où les interdictions du Kenya n'avaient pas cours. Nous avons survolé le Congo, il a quasiment fait tomber son mouchoir à l'endroit où étaient présents le plus grand nombre d'éléphants, et m'a dit : « C'est là qu'on tourne le film » ! Il n'y avait absolument aucune infrastructure... Nous avons dû construire un village pour le film. Une centaine d'indigènes ont coupé des bambous, construits des cabanes. L'eau pour notre toilette était acheminée au moyen de seaux que portaient les femmes du village. Quelle aventure ! Aujourd'hui, il serait impossible pour des stars de subir pareil traitement...

Le Bond. Et Bogart et Hepburn ?

Guy Hamilton : Lui, ne se plaignait jamais. Pas un mot. Il était absolument professionnel, et avait déjà tourné beaucoup de films avec John Huston. Kate était une femme très forte. Elle comprenait le sens de l'histoire et s'adaptait. Le seul problème que j'ai eu avec elle c'est le transport de sa garde-robe, pour lequel il nous a fallu construire un ponton spécial afin de traverser les rivières...

Le Bond. Puis vient Goldfinger. Dans quel état d'esprit avez-vous abordé le film ?

Guy Hamilton : Il y avait un danger pour moi : que James Bond devienne Superman. Dès qu'il regardait une femme, elle lui tombait dans les bras... Il n'y avait plus de suspense, cela devenait rasoir. Dès le départ, j'ai senti qu'il fallait confronter Bond à un véritable adversaire. J'aimais l'idée que les vilains soient des gens charmants. Il fallait faire cela à la légère, avec un peu d'humour. Je disais au public : nous allons vous amener dans des endroits merveilleux, vous montrer de très belles femmes, nous vous promettons du suspense, de l'humour, mais par-dessus tout du plaisir.

Le Bond. Quel était votre fil rouge ?

Guy Hamilton : Dans le film, la menace est sans cesse plus forte que Bond. Sean trouvait le chapeau d'Oddjob ou le moment où il brise la balle de golf, ridicules. Il me disait « *Personne n'y croira, ce ne sera pas dans le film, c'est une plaisanterie, tu me fais marcher* ». Je lui expliquais que si, ne serait-ce que parce qu'à un moment donné il y aurait une confrontation entre Oddjob

et lui. Et le public le savait. Finalement, ce fameux chapeau ridicule devient l'arme fatale avec laquelle 007 décapite Oddjob. Jouer avec le public, c'est le plus important et c'était mon but. L'essentiel de Bond est dans le pré-générique. Une petite histoire ridicule, amusante qui vous met dans les conditions du film. Je dis au public : nous allons nous amuser ensemble, je vous emmène dans une sorte de voyage, suivez-moi. (...) Dès que Bond est dans l'embarras, je vous donne trente seconde pour trouver la solution. Il faut vous dire que nous mettions deux ou trois mois nous-mêmes pour trouver l'issue d'une situation. Richard Maibaum et moi étions spécialistes pour mettre Bond dans l'embarras ! (rires)

« Jouer avec le public, c'est le plus important et c'était mon but »
Guy Hamilton

Le Bond. Dans la scène du laser, on sent bien que Sean est réellement inquiet...

Guy Hamilton. Il avait tout à fait

raison ! Harry Saltzman adorait les gadgets. Un colonel de l'armée américaine de sa connaissance qui travaillait au Secrétariat de la Défense à Washington lui donnait des tuyaux. Un jour, Harry me dit enthousiaste : « *Ils ont inventé un engin qui propulse des centaines de boulons qui fauchent tout aux alentours* ». « *Mais Harry, lui dis-je, tu ne peux pas, tout ce sang répandu, ce n'est pas Bondien* ». Puis il en est venu au laser, qui pouvait être projeté jusqu'à la lune. « *Il faut qu'on utilise ça* », me dit-il. On expérimentait alors ce type de laser dans la chirurgie, pour découper la peau. J'en ai parlé à Richard Maibaum, il m'a dit qu'au lieu de torturer Bond avec une scie, on pourrait le faire avec un laser, d'autant que cela pouvait sans doute aussi fondre l'or !

Le Bond. Le travail photo sur cette scène est extraordinaire. La couleur ambree des lumières...

Guy Hamilton. Non, il n'y a rien de tout cela ! C'est d'une simplicité folle en fait. Il y avait une plaque de métal prédécoupée, reliée par du plomb



Guy Hamilton sur le tournage dans les Alpes Suisses



fondu. Deux techniciens se tenaient en-dessous avec un chalumeau pour simuler la découpe en fusion. À mesure que je leur donnais les instructions d'accélérer le rythme et que la chaleur et la flamme se rapprochaient de Sean, on obtenait cette teinte et... Sean se décomposait. Il fut très heureux quand j'ai crié « Coupez ».

Le Bond. Vous doutiez-vous que ce film allait être hors du commun ?

Guy Hamilton. Nous l'espérions. J'avais beaucoup aimé *Bons baisers de Russie*. Je me devais de ne pas faire un flop. J'avais tous les éléments pour cela. Par exemple, j'étais heureux d'avoir découvert Oddjob, par hasard un après-midi en regardant un programme sportif à la télévision...

Le Bond. Comment avez-vous dirigé Sean ?

Guy Hamilton. J'avais un grand avantage avec Sean. Dans *Dr. No*, du point de vue du jeu d'acteur, il était bon, mais pas exceptionnel. Dans *Bons baisers de Russie*, que j'avais beaucoup aimé, il est beaucoup plus calme, beaucoup plus à l'aise, beaucoup

plus sûr de lui. Sur *Goldfinger*, il est imprégné du personnage, sûr de lui-même. Je me suis dit « *Je vais te donner des adversaires, et tu ne vas pas trouver cela confortable...* »

Le Bond. Quelles étaient les relations entre Broccoli et Saltzman alors ?

Guy Hamilton. Elles étaient très bonnes. Harry était homme de cirque, il fourmillait d'idées. Pour lui, tout était spectacle, le plus grand show possible. Tout devait être plus grand, toujours. Si l'on avait une bonne idée, l'argent était toujours là. « Cubby » était pour sa part un très grand connaisseur du système hollywoodien qu'il côtoyait depuis sa jeunesse. Il était beaucoup plus intéressé par le casting par exemple, et savait que le succès du cinéma américain était basé sur le star system. Une vedette dans un film était synonyme de réussite. Leurs intérêts étaient les mêmes. Ils avaient un bureau commun où nous allions raconter nos histoires. Si nous parvenions à les captiver ou à les faire rire, alors l'affaire était faite. Les décisions étaient immédiates. J'étais très libre. Ils ne venaient quasiment

jamais sur le plateau. Ni l'un ni l'autre n'étaient de grands techniciens.

Le Bond. Et les relations avec Sean ?

Guy Hamilton. Elles n'étaient pas très bonnes avec Harry. Lui et Cubby avaient décidé d'engager Sean, après avoir approché beaucoup de stars. Cary Grant avait donné son accord sous réserve qu'il ait la maîtrise totale de son image. David Niven était très exigeant et jugé trop vieux. Et ils durent donc convaincre United Artists de renoncer à une vedette. Aussi, chaque fois qu'un représentant de UA venait à Londres, Sean devait faire une démonstration, passer un casting. Il en avait marre. Il y avait certainement aussi un manque de délicatesse de la part d'Harry, à ce que l'on m'a dit. Une fois, Sean a demandé une rallonge de 500 000 livres pour s'offrir une voiture. Harry a refusé. Cubby était beaucoup plus compréhensif envers les artistes.

Le Bond. Étiez-vous candidat pour tourner un autre Bond ?

Guy Hamilton. Non. Harry est passé me voir à Hollywood. Je lui ai dit j'aimerais faire *Au service secret de Sa Majesté*

avec Sean et Brigitte Bardot. Bond qui tombait amoureux, cela me semblait extraordinaire. Il m'a répondu : « *C'est l'idée la plus stupide que tu aies jamais eue de ta vie ! Si l'on commence à payer des vedettes féminines, c'est la fin de nos films : tout l'argent passe dans les décors !* »

« Guy savait parfaitement ce qu'il voulait et comment il le voulait. C'était un réalisateur d'une très grande maîtrise. »
Honor Blackman

Le Bond. Vous êtes toutefois revenu pour *Les diamants sont éternels*. Comment avez-vous préparé le film ?

Guy Hamilton. Eh bien, nous avons fait de nombreux tests avec toute la jeune génération des acteurs britanniques et américains. Je ne m'en mêlais pas. Je savais que le choix de Bond était sacrosaint. Ce que pouvait penser le metteur en scène avait peu d'importance. Je travaillais pendant ce temps sur le scénario avec Tom Mankiewicz, avec qui je m'entendais très bien. On m'a dit

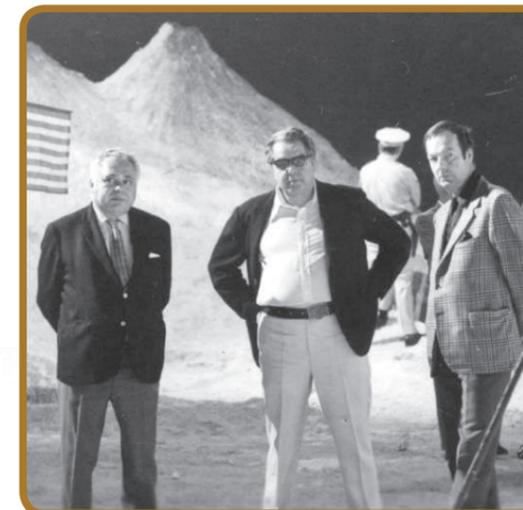
quelques semaines plus tard que Sean revenait. Mais aussi que je devais faire le film en quatorze semaines et qu'il ne devait pas dépasser deux heures. Je pense que Sean avait par contrat du faire limiter la durée du tournage. J'étais ravi pour ma part, car il connaissait déjà le rôle. Le film était pour ainsi dire piloté par Cubby. Ce qui nous a facilité la tâche. Il s'était marié à Vegas et, par ses origines italiennes, avait de nombreux contacts dans la ville et le « milieu » qui tenait la ville... Personne n'avait alors le droit de tourner à Vegas.

Le Bond. Enfin, vous avez accueilli Roger. Un film de plus...

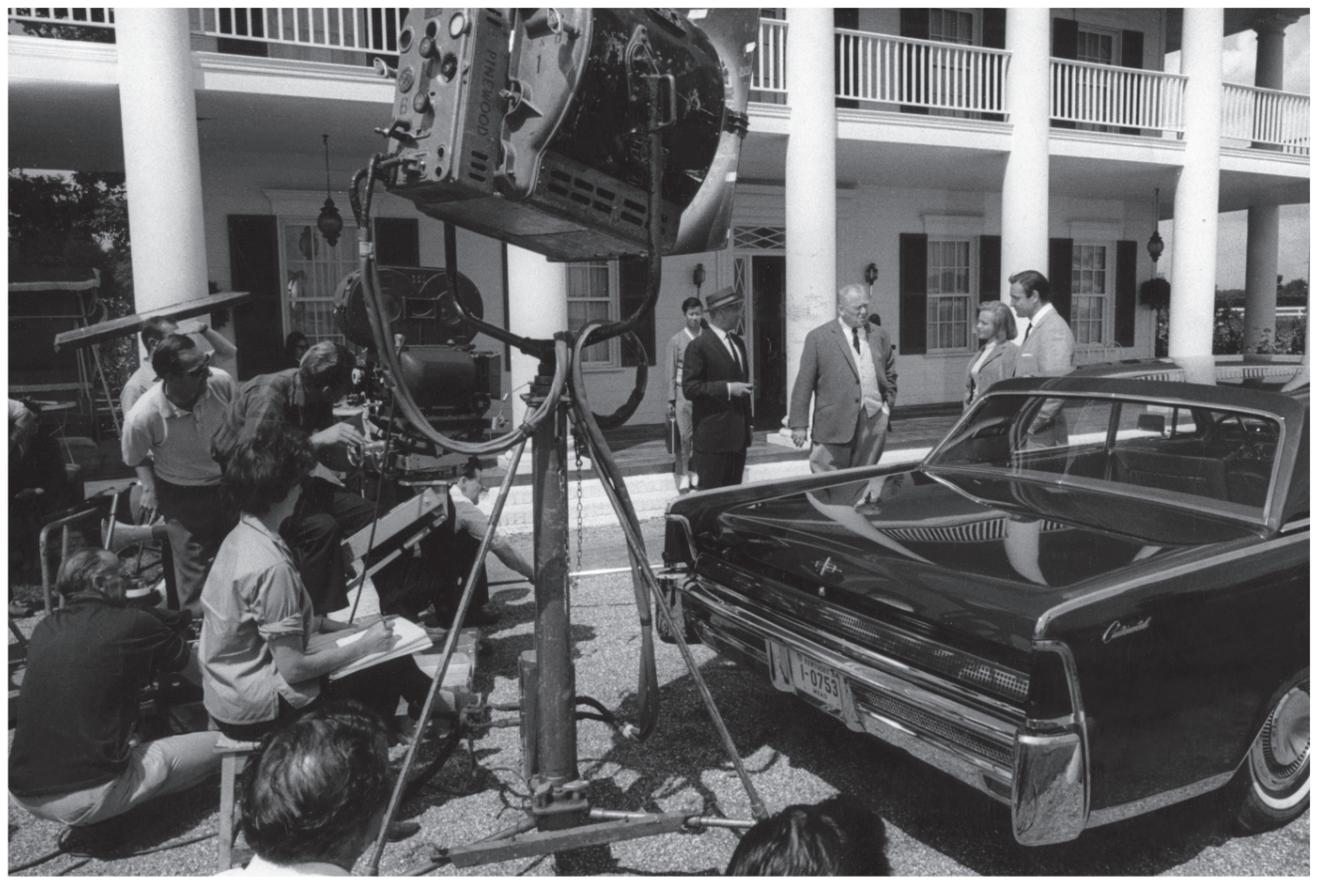
Guy Hamilton. Cubby et Harry m'ont dit, tu as signé pour faire un film sans Sean. J'étais piégé ! (rires) Roger était un homme intelligent. Il n'a pas essayé d'imiter son prédécesseur. Sean était une force de la nature : lorsqu'il rentrait dans une pièce, tout le monde le craignait. C'était l'inverse avec Roger, dont tout le monde ne pouvait qu'apprécier la compagnie. On l'aime parce qu'il était charmant.

Nous nous sommes dit que la mise en scène devait mettre à profit ses atouts. Nous avons donc travaillé très dur pour supprimer dans le scénario tout ce qui pouvait rappeler Sean. Dans *L'homme au pistolet d'or*, la scène avec Maud Adams ne plaisait pas à Roger. J'ai du plaider pour la véracité de l'histoire : « *Le personnage d'Andrea Anders n'est pas sympathique. Elle veut la perte de Bond, lui ai-je dit, tu ne peux rester un gentleman !* »

*En dépit de la grave maladie de son épouse et de son hospitalisation, Guy a tenu à assurer cet entretien... Elle est décédée quelques jours après notre interview. Au nom des adhérents du Club,



Guy Hamilton avec Roger Moore et Albert Broccoli



Guy Hamilton dirige Nadja Regin pour le pré-générique



Hamilton, Connery et Blackman



Richard Maibaum

Docteur Mots

« LA CRÉATION DE LA MACHINE BOND DOIT AUTANT À RICHARD MAIBAUM QU'À IAN FLEMING, OU QU'À SALTZMAN ET BROCCOLI, OU QU'À SEAN CONNERY OU KEN ADAM. C'EST MAIBAUM QUI A SU S'EMPARER DES ROMANS DE FLEMING POUR EN FAIRE DES SUJETS DE FILMS. »

Adrian TURNER, *Goldfinger*, *Bloombury Movie Guide* n° 2



Frédéric-Albert Lévy

Alors même que le tournage de *Dr. No* était entamé, des responsables de la compagnie United Artists envoyaient des câbles — les emails n'existaient pas encore ! — à Harry Saltzman et Albert Broccoli pour leur demander si, vraiment, ils ne pouvaient pas trouver un autre acteur que Sean Connery pour interpréter Bond. Mais on ne pariait guère plus sur le scénariste. Bud Ornstein, responsable du bureau UA de Londres, écrivait à David Picker, l'un de ses supérieurs américains : « *Je dois dire que le travail de Maibaum ne m'a guère impressionné pour l'instant. Je puis seulement espérer qu'il fera mieux cette fois-ci.* »

De fait, Maibaum s'était retrouvé à travailler sur *Dr. No* presque par hasard. Bien avant de songer à Bond, Broccoli, producteur, avait voulu engager le comédien Alan Ladd. Maibaum était le scénariste attiré d'Alan Ladd. Broccoli avait donc dû prendre aussi Maibaum sous contrat. Maibaum était au départ un auteur dramatique à succès — à peine âgé de vingt ans, il avait eu la joie de voir trois de ses pièces jouées simultanément à Broadway — et Hollywood s'était empressé de requérir ses services au début des années trente, lorsque le cinéma était devenu parlant et réclamait donc des dialogues, mais aucun des films dans lesquels il avait trempé ne l'avait véritablement imposé comme screenwriter. Qui se souvient aujourd'hui, par exemple, du *Gatsby* dont il avait écrit le scénario pour Alan Ladd ?

Pourtant, c'est peut-être ce *Gatsby* qui lui donna l'étincelle qui le conduisit à écrire — ou co-écrire — treize Bond. *Gatsby le Magnifique* est, comme on sait, un personnage qui n'est magnifique qu'en apparence, et les palais fitzgeraldiens sont remplis de lézardes. Bond allait être un *Gatsby* « à l'envers » : un espion, donc un homme de l'ombre, mais sans cesse catapulté dans des décors hollywoodiens. Cette incohérence était déjà chez Fleming, qui avait fait de Bond, dixit Maibaum, « *un superdétective, un supercombattant, un superhédoniste, un superamant* », mais

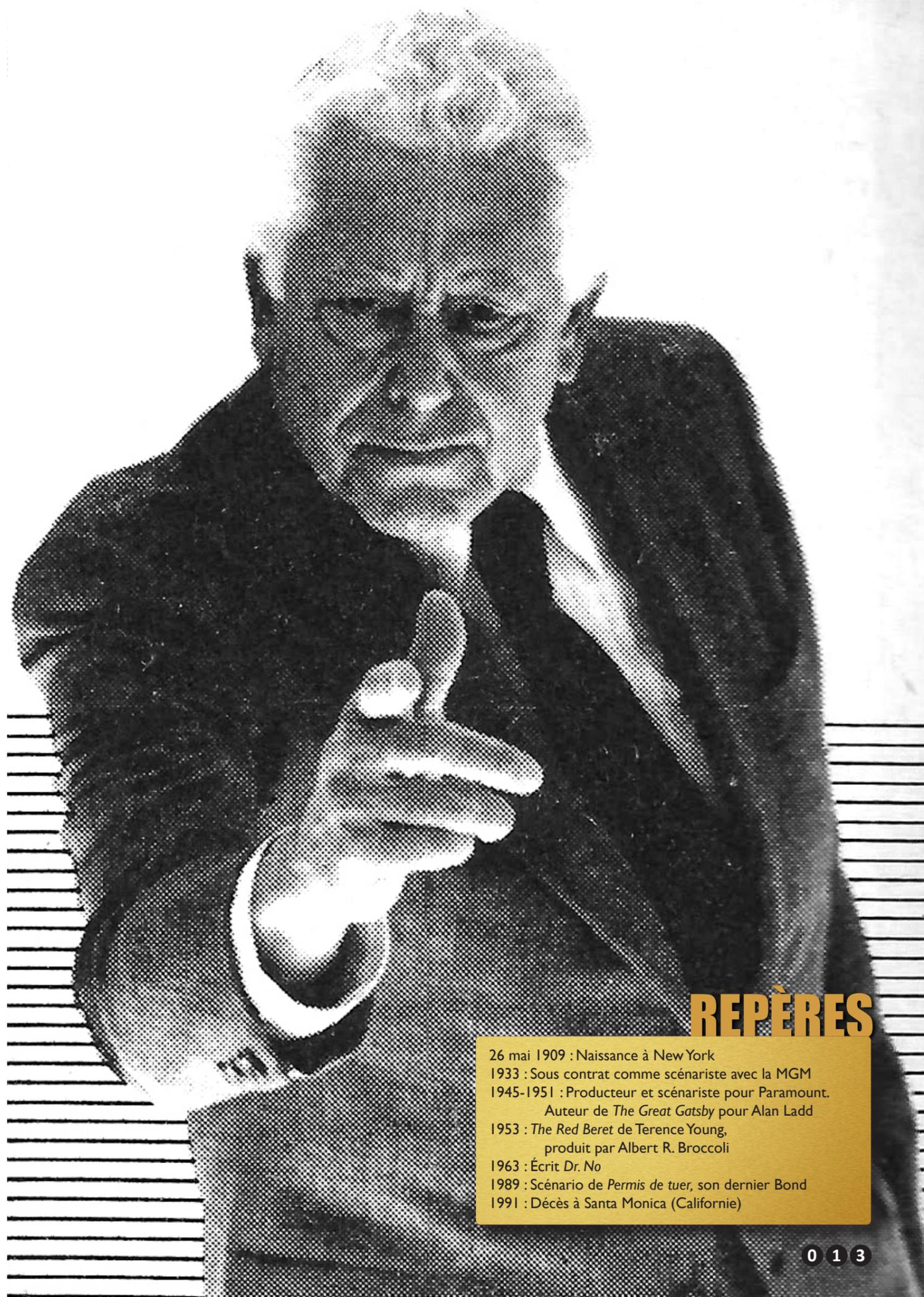
Maibaum contribua à rendre acceptable, sinon vraisemblable, ce « syndrome de Walter Mitty » en ajoutant sur l'écran ce qui manquait cruellement dans les romans originaux — des traits d'humour. « *Des commentaires laconiques à des moments critiques.* » Autrement dit, même si, comme a pu l'expliquer John Glen, le succès planétaire des Bond est dû à leur conception fondamentalement visuelle, l'image, dans chacun de ces films, ne prend tout son sens que grâce au verbe.

L'autre apport de Maibaum touche à la quadrature du cercle qu'a dû résoudre, comme toute série, la série des Bond : comment assurer tout à la fois renouvellement et continuité ? Le secret tient en une formule : « Documented fantasy ».

Bien sûr, la progression n'a pas toujours été linéaire, mais, globalement, si l'on veut bien fermer les yeux sur certaines licences poétiques, la tendance a été de faire coller de plus en plus les Bond à la réalité, ou, dans le pire des cas, de devancer celle-ci : « *Nous avons découvert à l'occasion de nos recherches [pour Goldfinger] que le premier rayon laser jamais produit avait été projeté à travers un diamant. C'est ce qui nous a donné l'idée du satellite de diamants crachant du haut du ciel ses rayons destructeurs*

dans Les diamants sont éternels. Nous avons juste vingt ans d'avance sur le programme de défense américain Star Wars ! » Autre concession faite au réalisme : « *Dans Opération Tonnerre, Bond avait un gadget qui lui permettait de respirer cinq minutes sous l'eau. Dans Dangereusement vôtre, il utilise ce qu'il a sous la main — l'air d'un des pneus de la voiture dans laquelle les méchants l'ont enfermé et qu'ils ont précipitée dans un lac pour le noyer.* »

C'est cette dialectique permanente entre l'ancien et le nouveau qui, selon Maibaum, a permis à l'Agent 007 de rejoindre un panthéon légendaire : « *Certains personnages sont immortels : Robin des Bois, les Trois Mousquetaires, Sherlock Holmes. Et désolais James Bond.* »



REPÈRES

- 26 mai 1909 : Naissance à New York
- 1933 : Sous contrat comme scénariste avec la MGM
- 1945-1951 : Producteur et scénariste pour Paramount. Auteur de *The Great Gatsby* pour Alan Ladd
- 1953 : *The Red Beret* de Terence Young, produit par Albert R. Broccoli
- 1963 : Écrit *Dr. No*
- 1989 : Scénario de *Permis de tuer*, son dernier Bond
- 1991 : Décès à Santa Monica (Californie)

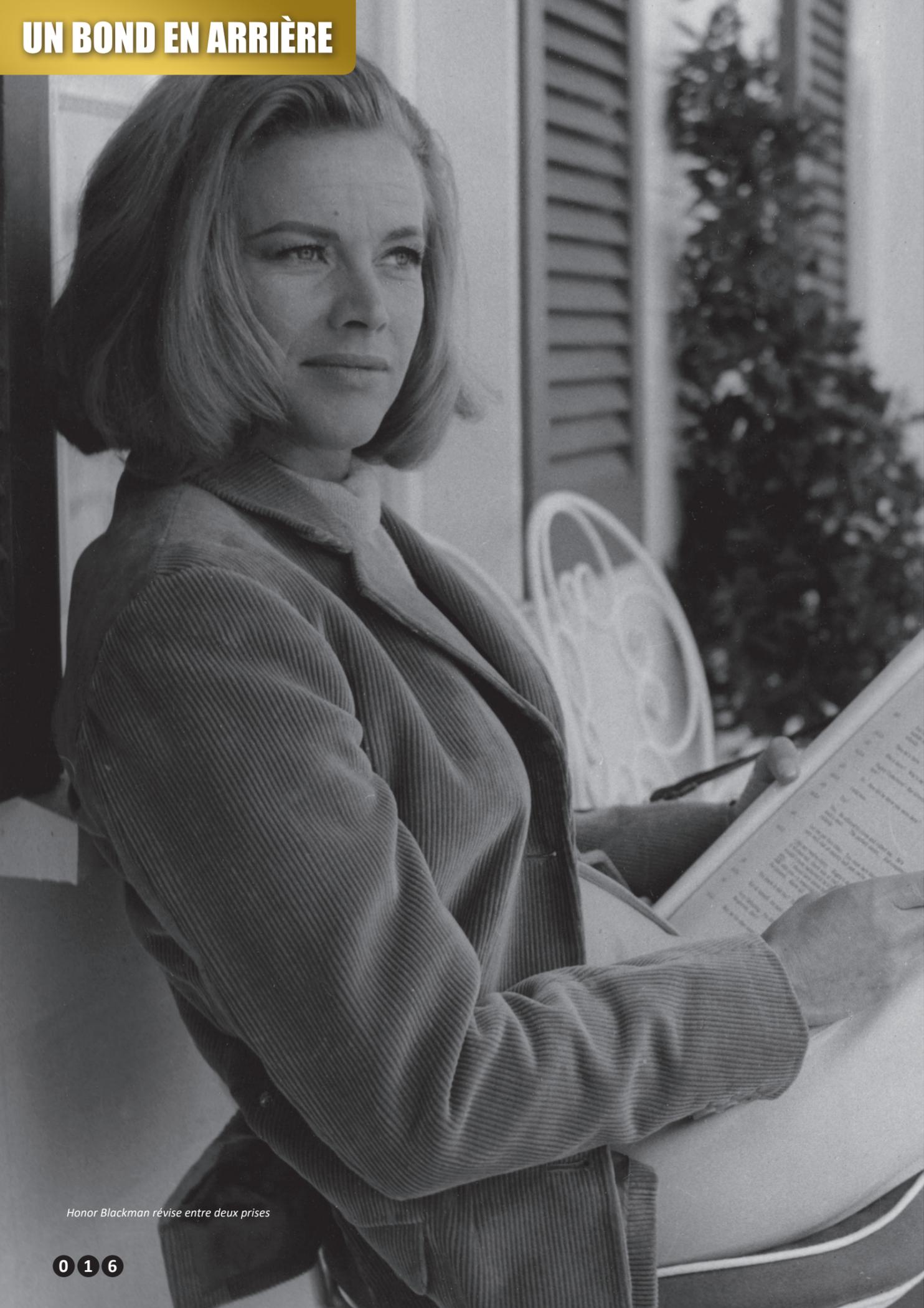
GOLDFINGER™ THE MIDAS TOUCH

SI DANS LES DEUX PREMIERS FILMS LES ÉLÉMENTS FONDATEURS DE LA SAGA BONDIEUNE SONT POSÉS, ILS SONT ENCORE ÉPARS. HUMOUR, EXOTISME, AVENTURE, GLAMOUR... GRÂCE AUX IDÉES SIMPLES DE QUELQUES GRANDS TALENTS, AVEC CE TROISIÈME OPUS, LA BOND FORMULA PREND CORPS. C'EST AUSSI AVEC GOLDFINGER QUE LA « BONDMANIA », MATÉRIALISÉE PAR LA CHANSON TITRE DU DUO BARRY/BASSEY DÉFERLE SUR LES CINQ CONTINENTS. ET QUE LE MYTHE S'INSTALLE DURABLEMENT DANS LE CINÉMA MONDIAL ET LA CULTURE POPULAIRE.



Pierre Fabry





Honor Blackman révisé entre deux prises

À L'HEURE OÙ J'ÉCRIS CES LIGNES, UN 19 MARS ENSOLEILLÉ, EN CE MÊME JOUR, VOILÀ CINQUANTE ANS, COMMENÇAIT SUR LES PLATEAUX DE PINEWOOD EN PRÉSENCE DE SEAN CONNERY LE TOURNAGE PRINCIPAL DU FILM LE PLUS « ICONIQUE » DE LA SAGA BONDIEUNE.

L'aventure commence dès le tournage de *Bons Baisers de Russie* au cours duquel les producteurs choisissent d'adapter « *Goldfinger* », paru en 1959, et d'en confier la tâche à Richard Maibaum. Griffonnées au printemps 1963, ces quelques pages - cinquante-neuf feuillets - du scénario inspiré du roman de Ian Fleming reprennent les éléments majeurs de l'histoire. Ils sont ensuite « développés » par Berkely Mather.

Si la première moitié du manuscrit est fidèle à l'original, le texte introduit ensuite des éléments autres, bientôt définitifs : l'assassinat de Tilly par Oddjob, la salle du laser, le chapeau melon létal du sbire d'Auric Goldfinger, l'irradiation des réserves fédérales. Pourtant le meilleur reste encore à trouver... « *Maibaum avait fait du très bon travail, mais l'intrigue était très américaine. Je désirai un Commander Bond mince, avec des cheveux bruns courts, qui lorsqu'il se rend à la Banque d'Angleterre ou durant les scènes avec M, devait être proprement britannique* », avouera Guy Hamilton quelques années plus tard...

Début novembre, c'est en effet le réalisateur, que connaît Broccoli depuis plusieurs années, qui est recruté pour palier à la défection d'un Young, financièrement trop gourmand. Avec le scénariste Paul Dehn, c'est Hamilton qui va étayer l'intrigue, la « britanniser », la rendre cohérente et apporter tous les autres ingrédients pour structurer le film. Il souhaite que Bond ne devienne pas un superhéros, que la menace du méchant soit réelle. Le réalisateur désire aussi engager la production sans tarder. Sa priorité ? Trouver les rôles principaux : Pussy, les sœurs Masterson et Springer (futur Solo).



Peu de temps avant sa mort, Ian Fleming sur le tournage

Fin novembre, c'est Harold Sakata (Oddjob) qui est pourtant déniché le premier lors d'une mémorable audition où Charles Gray (futur Henderson dans *On ne vit que deux fois* et Blofeld dans *Les diamants sont éternels*) incarne Auric Goldfinger. En décembre, alors qu'est remise une troisième version du scénario, les potentiels méchants se succèdent toujours, en vain. En janvier tout s'accélère : Tania Mallet puis Honor Blackman sont successivement embauchées. Cette dernière a été repérée par Harry Saltzman dans la série télévisée à succès *Chapeau melon et bottes de cuir*, diffusée depuis janvier 1961 sur une chaîne privée britannique. Rompue, comme Cathy Gale son personnage, au judo, vêtue de cuir et masculine : elle « est » Pussy, la lesbienne du roman. Cubby lui s'est depuis quelque temps focalisé sur *Goldfinger*, et l'acteur allemand Gert Fröbe qui a acquis une notoriété mondiale dans la superproduction *Le jour le plus long* sortie deux ans auparavant¹. Auditionné début février, il est engagé dans la foulée, avec l'aval d'Hamilton.

Guy Hamilton lui se débat avec les « extérieurs ». Impossible de filmer à Fort Knox, la réserve fédérale américaine, lieu hautement sécurisé. Elle sera donc reconstituée loin des États-Unis, sur la base de photographies « volées » par

Guy Hamilton et Ken Adam dissimulés derrière la haute stature de Cubby en dépit d'une interdiction formelle des autorités. Envisagées au Portugal, les prises de vue ont lieu finalement tout près de Pinewood, à BlackPearl. Routes, façades : tout est fidèle à la réalité, jusqu'à l'orientation des lieux. Le tout réalisé par un tout jeune décorateur à peine recruté, un certain Peter Lamont, et pour la modique somme de... 35 000 livres. L'intérieur où s'empile de l'or sur douze mètres de haut (!) est une pure création de Ken Adam... « *Je sentais que si je réussissais à recréer l'extérieur de Fort Knox à l'identique, alors je pourrais dessiner l'intérieur que je voulais. Si le public acceptait l'extérieur... alors il accepterait l'intérieur* », se souvient le maître quelques années plus tard.

Aucune scène ne sera de fait tournée aux États-Unis, hormis les plans extérieurs « de coupe » (vue aérienne de l'hôtel Fontainebleau et casse automobile) par une seconde équipe en Floride.

Pendant ce temps Maibaum a transmis ses remarques sur la troisième mouture du scénario à Harry Saltzman. Il la juge trop légère, sans gravité. Déjà, on entre dans l'ère de l'entertainment... Cubby et lui discutent du scénario avec Sean Connery, alors à Los Angeles en plein tournage de *Pas de printemps pour Marnie* sous la direction d'Alfred Hitchcock. L'acteur acquiesce aux suggestions de Maibaum.

Les premiers tours de manivelle ont donc lieu le 9 mars, sans Connery. Il s'agit des plans de nuit : la scène de poursuite avec l'Aston Martin dans les allées du studio et une partie de la séquence d'ouverture sud-américaine. Pour cette seule scène, trois cascadeurs doublent 007, sortant de l'eau, escaladant le muret et courant jusqu'au gazomètre. Dans le même temps, près d'Andermatt, les scènes suisses sont bouclées en quarante-huit heures, là encore majoritairement avec des doublures. Dix jours plus tard, le « vrai » Bond est sur le plateau pour mettre en boîte la scène de combat du pré-générique.



Entre-temps, Guy Hamilton et les producteurs ont eu la déconvenue de réaliser que Gert Fröbe ne parlait pas un mot d'anglais, en dépit des assurances de son agent. Malgré ses efforts et le rude travail mené avec un coach, ses scènes sont incompréhensibles. L'acteur sera donc doublé par Michael Collins, choisi par Hamilton et Peter Hunt, monteur du film.

Est d'abord tournée la rencontre entre Bond et Jill les 23 et 24 mars, sur le balcon et dans la suite de l'hôtel, une semaine seulement après l'engagement de l'actrice. La scène d'amour elle-même ne sera tournée que début avril. Tandis que la vision de Jill recouverte d'or fin ne sera mise en boîte que le 20 avril. L'équipe du maquillage fait des dizaines d'essais pour obtenir une pâte applicable facilement, qui ne cuise pas sous les feux des projecteurs et qui rende un aspect doré crédible. Au terme d'une heure trente de préparation, la jeune actrice



est prête à entrer dans l'Histoire du cinéma ! Elle suffoque. Aussi les deux plans sont tournés dans la matinée.

« Pussy et le Prince »²

Le lendemain, Honor Blackman fait ses premiers pas sur le plateau. Au programme : la rencontre avec 007 à l'intérieur du jet du milliardaire. Tout se déroule sans encombre. Sauf pour la scène de toilette de Bond... Hamilton doit intervenir pour... refréner les ardeurs d'Harry Saltzman ! Ayant passé un accord secret avec Gillette, le roublard producteur a consciencieusement placé très en évidence rasoirs, onguents et mousse à raser au nom de la marque. Tellement voyants que le réalisateur jette tous les accessoires !

En ce même mois d'avril, Goldfinger et 007 s'affrontent sur le golf de Stocke Poges à quelques encablures du studio. Golfeur addict, Connery passe des heures sa journée terminée sur le green... Ce qui n'est pas sans occasionner un branle-bas de combat lorsqu'il s'agit de retourner des scènes non prévues au planning. Le mauvais temps se mêlant de la partie, la séquence ne sera terminée qu'entre le 26 ou 28 mai, soit quatorze plans en deux jours !

Quelques jours à peine après, le briefing de « Q » et l'Aston Martin passent à la postérité. Au départ, sur le papier, la scène est brève. Cubby tient à l'allonger pour que chacune des trouvailles équipant le bolide soit expliquée en détail au spectateur. Un temps incrédule, Hamilton réécrit des dialogues complémentaires, qui doivent être appris à la hâte par le comédien. Au final, Broccoli a encore raison, lors de l'utilisation des gadgets le plaisir de spectateur n'en est



L'autre Solo

Monsieur Solo, victime expiatoire d'Auric Goldfinger incarné par Martin Benson, ne fait que passer dans le film... Pourtant l'histoire de ce personnage est plus complexe qu'il n'y paraît, et surtout directement liée par bien des points à Bond et à Ian Fleming. Au début des années 60, alors que les aventures de 007 n'ont pas encore été adaptées à l'écran et que les projets patinent, le romancier collabore à la création de la série. Au cours d'une rencontre en octobre 1962 autour d'une possible adaptation de son ouvrage *Thrilling Cities (Des villes pour James Bond)*, c'est lui qui suggère au producteur américain, Norman Felton, de baptiser le héros de cette nouvelle série d'espionnage, Napoleon Solo. Fleming vend son idée... une livre sterling, et se retire ensuite du projet. Felton aime tellement le nom de ce personnage qu'il décide d'appeler sa série Solo. Nous sommes peu après la sortie de *Goldfinger*. Lorsqu'Eon proteste soulignant que le nom est déjà utilisé, Felton est contraint de revenir sur son dessein initial. C'est finalement Robert Vaughn qui est casté... après qu'un certain Barry Nelson (le premier Bond) ait été pressenti. La série, diffusée dès septembre 1964 sur NBC, devint *The Man From UNCLE (Des agents très spéciaux)*. En 1983, le duo Kuryakin/Solo (McCallum/Vaughn) se reformera le temps d'un téléfilm, *Le Retour des agents très spéciaux* avec une apparition devenue mémorable de George Lazenby dans le rôle de James Bond, au volant d'une Aston Martin DB5, et la participation de Patrick Macnee. Cinquante ans plus tard, l'ultime aventure romanesque de 007 sous la plume de William Boyd fut baptisée Solo, hommage ou coïncidence ?

que plus grand. C'est enfin sur instruction d'Hamilton que Desmond Llewelyn / « Q », dont le rôle est considérablement densifié jusqu'à devenir récurrent, joue le dédain à l'égard de 007 qui fera sa marque.

Vient ensuite, le morceau de bravoure : « la » scène du laser. On sait désormais tout des artifices et des dangers réels que courus Connery, le fameux laser étant figuré par un chalumeau à acétylène placé entre ses cuisses ! Un technicien placé sous la table, aspergé de plomb en fusion, veillant à ce que l'engin télécommandé ne déraile pas !

Mais l'une des scènes les plus longues et les plus délicates est celle des intérieurs de Fort Knox qui se déroule fin juin. Outre le fait qu'aucun des figurants n'est coréen et qu'il faille les maquiller un par un, la chorégraphie des combats change sans arrêt. Oddjob étant selon Guy Hamilton « indestructible », Bob Simmons qui double Sean Connery et coordonne les cascades, doit lui trouver une fin à la hauteur de sa réputation : l'électrification ! John Stears en charge des effets spéciaux met pour la première fois à contribution du titane pour obtenir les étincelles escomptées. Enduit de gel ignifuge l'acteur est rassuré, il ne risque rien pour un plan si court... Estomaqué par le réalisme de la scène, Hamilton laisse tourner. Sakata s'écroule lourdement. Pour de bon ! Le colosse discipliné a résisté. Quant au fameux compte à rebours bloqué à sept secondes après l'intervention de Bond qui clôt la séquence, encore une idée de dernière minute d'Harry Saltzman !



Le tournage principal se clôt le 21 juillet par la poursuite et la mort de Tilly Masterson dans Black Park. Si les acteurs ont bel et bien terminé leur travail, il reste encore à filmer 77 des 520 scènes prévues ! Du personnel supplémentaire doit être embauché pour la postsynchronisation, la musique, le mixage... Les derniers plans – un insert de la Mustang de Tilly et du jet présidentiel – sont réalisés le 12 août. Le jour précis où l'équipe de production apprend la mort de Ian Fleming, terrassé par une crise cardiaque au petit matin...

Comme toujours, le travail sur les effets sonores et la musique sont faits dans l'urgence alors que le montage a débuté à toute vitesse. « *La totalité de la séquence de Fort Knox fut un cauchemar. Je n'ai reçu la séquence que le vendredi soir, et nous devons enregistrer le lundi* », se souvient Barry. La bande son est enregistrée en juillet. Se focalisant sur le début et la fin, Hunt dédaigne selon Hamilton le milieu du film qui, selon lui aujourd'hui encore, « *laisse à désirer* ».

Le 17 septembre 1964, *Goldfinger* est présenté à l'Odeon Leicester Square de Londres. Cinq mille fans en furie se sont donné rendez-vous aux abords du cinéma. Les mouvements de foule sont tels que les vitres du cinéma se brisent sous la pression. Seuls les jeunes Beatles déclenchent alors pareil engouement. Le film est un succès colossal.

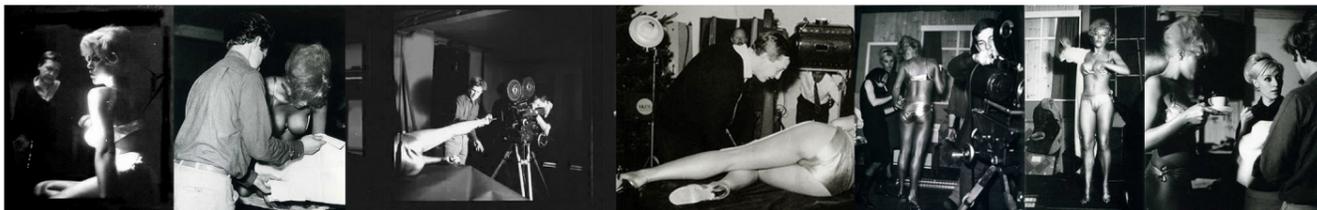
Pourtant, de l'autre côté de l'Atlantique, il manque de ne pas sortir sur les écrans. La censure fait des siennes. Si la violence est stigmatisée en Grande-Bretagne, c'est le sexe qui est « montré du doigt » en Amérique du Nord. Cerise sur le gâteau : le nom même de Pussy Galore est honnis (« chatte à gogo » pensez-vous...). Geoffrey Shurlock, responsable de l'administration du code de production qui délivre les visas veut interdire le film ! Manchettes des journaux britanniques à l'appui, Cubby déploie tous ses talents de conviction : « *Si le prince Philip et les Londoniens ont pu voir ce film, ce devrait aller de ce côté-là de l'océan !* ». C'est gagné.

Le film sortira aux USA trois mois après la Grande-Bretagne, pour Noël. Il est distribué dans soixante-quatre cinémas de quarante et une villes... Les 3 millions de dollars investis sont récupérés en deux semaines³ ! Il faudra attendre *Skyfall* pour pareil traitement et pareil succès. Les Français doivent patienter jusqu'en février 1965. Les entrées rapporteront au final 125 millions de dollars dans le monde, battant partout des records. Et partout les mêmes scènes : des files d'attente continues, des réservations en masse, des cinémas enchaînant les séances 24h/24 ! Seule la saga *Star Wars* peut se prévaloir du même phénomène, treize ans après.

« Pour moi, Goldfinger est le James Bond le plus proche de la perfection »
Michael G. Wilson

En cet automne, vous tenez votre publication entre les mains. Cet automne, où voilà cinq décennies *Goldfinger* fut pour la première fois projeté. Aux accents de Shirley Bassey et sur fond de golden girl, un héros planétaire était né. Marquant pour longtemps l'histoire du septième art son empreinte unique et irremplaçable.

1. Alors destiné aux rôles de militaires du Reich, Fröbe y incarne un sergent de la Wehrmacht. Mais c'est deux ans plus tard qu'il marquera toutes les mémoires en incarnant le gouverneur militaire de Paris, le général Von Choltitz dans le grand *Paris brûle-t-il ?*
2. Titre de la une d'un journal britannique relatant la rencontre entre le prince Philip et Honor Blackman lors de l'avant-première royale du film. Notez le jeu de mot : Pussy signifiant également « minou » (au sens sexuel) en anglais...
3. Ce qui vaut à *Goldfinger* d'être présent dans le *Guinness Book des records*. Nombre de citations et anecdotes sont tirées de *The James Bond Archives* de Paul Duncan, paru aux éditions Taschen, 2012 et du *Bloomsbury Movie Guide* n°2 d'Adrian Turner dédié à *Goldfinger* (1998).



FROM A GOLDEN GIRL...

Elle n'apparaît que quelques minutes à l'écran, quatre précisément et pourtant : Shirley Eaton est devenue grâce à Goldfinger l'une des images mythiques du cinéma mondial, « la » personnification de la girl et de la saga bondienne. La couverture de Life et la promotion du film, affiches comprises, l'ont statufiée vivante. Elle en fut la première surprise.

Tout commença simplement, presque facilement. « Je me rendis au bureau d'Harry Saltzman dans une simple robe blanche sans manches. J'espérais être simplement... jolie ? Harry était un homme brusque et dur, et je n'avais pas d'affinité particulière avec lui. Il me demanda ce que je pensai de la nudité et d'être recouverte de peinture dorée. J'ai dit que cela m'était égal tant que c'était fait avec goût. Je n'ai fait aucun screen test, mon agent m'a juste appelée quelques jours plus tard pour me dire que j'avais le rôle. C'est ensuite que j'ai rencontré Cubby un homme divin », se souvient-elle.

Shirley Eaton ne rencontra Gert Fröbe qu'à la première du film. Et Honor Blackman un matin, furtivement, alors que leurs plans de travail coïncidaient par le plus grand des hasards...

« Elle passa une tête dans ma loge et dit Hi. Nous avions toutes deux nos mines du matin et elle lança Je ne reste pas là, tu es trop jolie, Shirley... J'ai réalisé ensuite que j'étais devenue une sorte d'icône. Sur le moment je n'en avais aucune idée, j'avais juste chaud et la scène était très désagréable à tourner. La peinture était dans un énorme pot, semblable à de la crème solaire, et un maquilleur français m'en enduisait consciencieusement. Nous avons bouclé la scène rapidement, en une matinée. Puis, je fus à nouveau peinte le lendemain pour les photographies promotionnelles.

Exilée aux États-Unis, Shirley tourna quelques films, peu notables. Devenue veuve au milieu des années 90, elle regagna la Grande-Bretagne loin de la vie publique. Pourtant, au début du mois de septembre 1997, quelques jours après le décès de la princesse Diana une foule immense s'était recueillie devant le palais de Kensington. Shirley se trouvait là. Elle fut extraite de la foule par une équipe de télévision et interviewée de façon impromptue, partageant le deuil et la peine de la nation, et toujours présentée, près de quarante ans plus tard, comme la « Golden girl ». Dès lors, elle fut régulièrement associée à toutes les commémorations et événements bondiens.



De la folie des grandeurs...

AVEC GOLDFINGER, JAMES BOND TROUVE UN STYLE QUI N'APPARTIENT QU'À LUI-MÊME, ET QUI S'IMPOSERA POUR LES 50 ANNÉES À VENIR DANS L'ESTHÉTIQUE DES AVENTURES DE L'AGENT SECRET. CETTE MIDAS TOUCH, CE SONT DES DÉCORS DÉMESURÉS UNIQUES, DES AMBIANCES CHATOYANTES, ET UN NOM : ADAM... KEN ADAM.



Yvain
Bon

Dans *Dr. No* et *Bons baisers de Russie*, les James Bond profitent des destinations choisies par Ian Fleming dans ses romans : salles de jeu d'échec, plages de sable blond de Jamaïque, orientalisme historique d'Istanbul, charme désuet de l'Orient Express... Le monde de James Bond était celui d'un globe-trotter envoyé dans des endroits exotiques. Les intérieurs en revanche, faisaient très studio et les repères des méchants un brin carton-pâte. En arrivant à *Goldfinger*, les studios se retrouvent face à un challenge majeur : comment rendre sexy les décors d'une Amérique des sixties plutôt grise ?

La réponse est apportée par le chef décorateur Ken Adam. Il avait déjà marqué son empreinte sur deux décors qui se distinguaient dans *Dr. No* : la salle à manger du Docteur, décrite par Ian Fleming, et rendue plus vraie que nature à l'écran ; et surtout la salle de la tarentule, où le spectateur a l'impression que le Professeur Dent terrifié se fait interroger par la salle elle-même. Ken Adam a passé la main pour *Bons baisers de Russie*, occupé qu'il était à immortaliser la cellule de crise du *Dr. Folamour* pour Stanley Kubrick.

« Je suis heureux qu'on ne m'ait autorisé à entrer dans Fort Knox, cela m'a autorisé à faire tout ce que j'avais envie »

Ken Adam

À son retour en 1964, il a les mains libres pour donner aux décors une esthétique que seuls les films de James Bond pourront désormais se permettre. Le secret de son cocktail : une base de réalisme, une grosse dose de fantaisie, une touche d'expressionnisme, et le tout plongé dans un luxe clinquant. La fameuse scène du laser est emblématique du genre. Toute la salle est organisée autour du laser. C'est un pari assez osé car dans l'usine de *Goldfinger*, il est absurde qu'un seul outil occupe le centre de la pièce. Mais en agrémentant la pièce de machines dans le fond, en rajoutant des poutres en diagonales, dans le plus pur style de l'expressionnisme allemand et des couleurs dorées, la scène devient tout à fait crédible pour une séquence qui va devenir culte.

Que ce soient la salle de réunion de *Goldfinger*, le jet privé, l'usine, la raffinerie du pré-général ou Fort Knox, aucun des décors n'a vraiment de sens, mais tout cela fonctionne admirablement. Les décors reflètent le thème de l'or, cher au méchant avec des ambiances ambrées, depuis la chambre d'hôtel de Bond, jusqu'à la salle de bain du jet privé de Pussy Galore.

On peut bien sûr voir ces décors comme reflétant le luxe, et la folie des grandeurs de *Goldfinger*, qui le poussent à projeter

sa fascination de Fort Knox dans une salle entière pour un public qui ne vivra pas pour l'apprécier. Mais au-delà des symboliques sur l'or, c'est bien un nouveau style qui naît pour caractériser le monde de l'agent 007.

James Bond commence donc à traverser avec le plus grand naturel des salles tout à fait fantaisistes qui n'auraient normalement aucune raison de l'être. Mieux encore, plutôt que d'être de simples éléments relégués à l'arrière-plan, les décors sont intégrés dans l'action. La scène mythique entre Bond et Oddjob est tout entière bâtie autour de l'architecture fantasmée du coffre-fort, Oddjob ralenti par les escaliers pendant que Bond gagne du temps avec la machine, jusqu'aux grilles enfermant les lingots d'or qui serviront à mettre un terme au combat.

De même, le discours de *Goldfinger* aurait été très ennuyeux s'il n'y avait eu la maquette émergeant du sol, Bond espionnant sous la maquette et, au final, les gangsters assassinés... par la pièce elle-même. Bref, le décor devient un élément de la mise en scène et de l'action.

Autre raison pour laquelle les intérieurs semblent réalistes : les extérieurs sont eux plus vrais que nature. Finis les décors naturels anonymes et les projections sur fond bleu. Les Alpes suisses deviennent un vrai circuit de course, amenant de superbes plans où Bond observe *Goldfinger*, lui-même épié par Tilly Masterson. Exemple emblématique : les extérieurs de Fort Knox fidèlement reconstitués par Adam.

Enfin, innovation de taille, le luxe s'invite dans le film, avec l'arrivée des palaces, des jets privés, des Rolls Royce, et des clubs de golf 5 étoiles. Fleming nous avait habitué à ce monde argenté dans lequel évolue Bond. 007 déambule désormais dans cet univers doré avec toute la décontraction qui lui sied.

En fin de compte, le pari était assez osé : proposer des décors et des atmosphères fantaisistes alors que les premiers Bond jouaient plutôt la carte du film policier noir, réaliste et terre à terre. Et le public a répondu au-delà des espérances. À partir de là, Ken Adam aura toute liberté de faire vivre son imagination délirante : il culminera avec la station spatiale de *Drax*, quinze ans plus tard. ■

On the roads

FIDÈLE EN CELA AU ROMAN QUI LE VIT NAÎTRE, LE FILM BALLADE BOND SUR DEUX CONTINENTS, L'EUROPE ET L'AMÉRIQUE. S'IL N'EST – LOIN DE LÀ – PAS LE PLUS EXOTIQUE DES MÉTRAGES, CE TROISIÈME OPUS N'EN DEMEURE PAS MOINS UN AUTHENTIQUE ROAD MOVIE, OÙ LA QUÊTE DE LA VÉRITÉ ET CELLE DU MÉCHANT SE CONFONDENT AU FIL DES MILES.



Pierre
Hirsinger

Outre les décors intérieurs bâtis aux studios de Pinewood, Londres et ses environs fournissent les principaux lieux de tournage d'un film à l'intrigue internationale. Ce troisième Bond s'ouvre par une séquence d'action, un luxueux teaser qui est en quelque sorte un film avant le film, tourné aux studios de Pinewood et à Stanwell (à l'extérieur de Londres).

Hormis la brève parenthèse à Miami, 007 retourne en Angleterre puis rencontre « socialement » pour la première fois Goldfinger au cours d'une désormais légendaire partie de golf filmée à Stoke Poges. Eon y reviendra en 1997 filmer l'intérieur de la chambre d'hôtel de Bond sensée être à Hambourg pour *Demain ne meurt jamais*.

James Bond suit ensuite la Rolls-Royce de Goldfinger jusqu'au terrain d'aviation de Southend dans le comté d'Essex, d'où le milliardaire s'envole pour la Suisse. Quelques péripéties dans les Alpes plus tard (voir l'article à ce sujet), 007 est amené en Amérique par jet privé, piloté de manière émérite par Pussy Galore. Elle atterrit en fait en Angleterre, en faisant croire au spectateur que le tout se déroule aux États-Unis.

La conquête du Nouveau monde se voit davantage au box-office, car en réalité très peu de scènes sont tournées sur le sol américain. Sean Connery lui-même ne met jamais réellement les pieds aux États-Unis pour le tournage du film, alors même que la majorité de l'intrigue s'y déroule.

Ainsi dès le générique passé, le film s'ouvre par la première prise de contact « à distance » entre 007 et Goldfinger, à l'hôtel Fontainebleau de Miami. Seules quelques prises de vues sont effectuées sur place, les comédiens ayant tourné leurs scènes à Pinewood devant un écran bleu. L'hôtel n'a que peu changé, hormis la piscine, depuis reconstruite ailleurs.

À Miami, sont également mises en boîte les scènes incluant Felix Leiter et son collègue Simmons devant le restaurant Kentucky Fried Chicken (situé Royal Castle and Seventh Avenue) puis filant l'émetteur laissé par 007 dans la Cadillac conduite par Oddjob, ainsi que la destruction de ladite voiture chez un ferrailleur. Cette scène choqua le public américain à sa sortie, non pas tant pour le choix du lieu peu habituel pour un Bond, que pour la destruction d'une voiture symbolisant alors la réussite de la société de consommation à l'américaine. L'équipe de tournage resta elle-même bouche bée. Pour ceux qui voudraient se recueillir, le site de la Atlantic Miami Iron & Metal Company existe toujours au 3440 Northwest, Northriver Drive, FL 33142.

Pour parfaire l'illusion, quelques prises de vues sont également tournées au-dessus du véritable Fort Knox (grâce aux relations de Broccoli) situé au sud de Louisville dans le Kentucky, tout le reste étant reconstitué puis filmé en Angleterre.

Dès son arrivée aux USA, 007 est conduit sous bonne escorte aux haras de Goldfinger. Sensé se trouver dans le Kentucky non loin de Fort Knox (pas terrible comme alibi pour le principal bénéficiaire de l'attaque qu'il s'apprête à lancer !), ce haras qui rit de se voir si beau dans ce miroir déformant qu'est le cinéma est en fait... établi autour des studios de Pinewood, tandis que les environs vont servir à doubler de nombreux autres sites américains.

Ainsi, l'escadron des pilotes de Pussy Galore, qui donne le coup d'envoi de l'opération Grand Schlem, décolle de la base militaire de la RAF de Northolt à Ruislip. Elle servira également à filmer le décollage de Sean Connery pour la Maison Blanche à la fin du film, devant le hangar n°5.

Les terrains dans et autour des studios de Pinewood sont le cadre de l'attaque extérieure et intérieure de Fort Knox, Eon Productions n'ayant pas eu l'autorisation de filmer ce site ultra-sécurisé abritant la réserve fédérale d'or des États-Unis. À l'issue de la lutte finale entre Goldfinger et 007, James et Pussy Galore sautent en parachute depuis le jet en perdition pour atterrir en douceur dans les jardins anglais de Pinewood. Par chance, le SPECTRE et son centre mortel d'entraînement n'occupent plus les lieux depuis le film précédent, ce qui assure à Pussy et Bond un happy end serein, en tête à tête. ■



Abord de Fort Knox ?
Guy Hamilton et l'équipe dans les environs de Pinewood

Sur les traces de Goldfinger*

PARMI LES SCÈNES MARQUANTES DE GOLDFINGER, L'UNE PROVIENT DIRECTEMENT DU ROMAN HOMONYME DE IAN FLEMING. À LA DIFFÉRENCE PRÈS QUE LA VOITURE DE BOND NE POSSÈDE PAS TOUS LES RAFFINEMENTS DE L'ASTON MARTIN DU FILM, ET QUE LA RENCONTRE ENTRE BOND ET TILLY SE DÉROULE À PROXIMITÉ DE LYON...



Jean-François
Rivière

Le 6 juillet 1964, un convoi formé d'une Aston Martin DB5 et d'une Rolls Royce Phantom III de 1937, accompagnées d'une équipe technique d'Eon et plusieurs autres véhicules, traversent la Manche pour rejoindre Cherbourg, première étape de leur périple jusqu'aux Alpes suisses, l'un des lieux de tournage de ce nouveau James Bond. Parmi l'équipe, des noms bien connus : Bob Simmons et Bill Baskerville et le producteur Harry Saltzman qui rejoignent entre autre Guy Hamilton, Sean Connery et Tania Mallet. Mais l'arrivée à Cherbourg révèle une mauvaise surprise : l'Aston Martin a été maladroitement arrimée dans la soute du ferry-boat et débarque avec l'aile avant-gauche endommagée, après une traversée de la Manche plutôt agitée. Stupeur et irritation dans l'équipe, qui voit ainsi commencer le voyage vers la Suisse sous de mauvais auspices. L'autre Aston Martin (la «Effet Car» équipée des gadgets) n'étant pas attendue sur le tournage avant plusieurs jours, pour certains gros plans et effets visuels, les producteurs décident de tourner des scènes telles qu'elles ont été prévues dans le plan de tournage, l'aile légèrement enfoncée de la DB5 n'étant pas trop visible vue de loin.

La première scène tournée est la rencontre entre 007 et Tilly. La jeune femme conduit ici l'un des tous premiers cabriolets Ford Mustang disponibles en Europe, offerte par le constructeur bien conscient de l'impact publicitaire occasionné par une apparition dans un James Bond. La voiture arrive sur le tournage chargée sur un camion et recouverte d'une bâche pour conserver son anonymat. À Andermatt, région située entre Zurich et Lugano, sont tournés les plans panoramiques des trois voitures parcourant les petites routes de montagne, dans un décor de carte postale. En guise de voiture-travelling, l'équipe utilise une vieille Rolls noire équipée d'un plateau sur lequel prend place Guy Hamilton. Pour certains autres plans, c'est la Ford Mustang, très pratique grâce à sa carrosserie décapotable, qui est convertie en voiture caméra. Dans le Bond suivant, *Opération Tonnerre*, le partenariat se poursuivra par la fourniture d'une autre Mustang pour équiper le personnage de Fiona (Luciana Paluzzi).

Le coup de la panne

Mais revenons au tournage où Bill Baskerville, qui remplace Sean Connery au volant de l'Aston, décèle rapidement un défaut au niveau de la boîte de vitesses. Il en informe Saltzman mais ce dernier, très attentif à ce que la production ne prenne pas le moindre retard pour des raisons de coût, lui répond que la voiture sera réparée lorsque le film sera achevé, pas

avant. Mais la DB5 ne résiste pas longtemps et la boîte de vitesses finit par rendre l'âme. La panique dans l'équipe n'a d'égale que la colère de Saltzman, car aucune solution rapide ne peut être envisagée. Trouver rapidement dans les Alpes suisses une boîte de vitesses ZF d'origine allemande pour équiper une voiture de sport anglaise relève du miracle. Quant à en faire venir une d'Angleterre pour effectuer une réparation sur place, ce n'est guère envisageable sans des pertes considérables de temps et d'argent.

Si bien que la seule solution envisageable est d'appeler John Stears, responsable des effets spéciaux, resté en Angleterre, et de lui demander de rejoindre le tournage en Suisse le plus vite possible avec l'autre Aston Martin, la très coûteuse et unique « Effect Car », version comportant tous les gadgets : la célèbre BMT 216 A1. Affrétée par avion puis transportée par camion, la voiture arrive en Suisse en 24 heures ! Au passage de Furka, on tourne la scène où 007 se gare sur le côté de la route et descend de voiture pour observer Goldfinger et Oddjob. John Stears double Gert Fröbe pour les plans éloignés. Cette séquence est tournée en deux temps, avec les deux Aston Martin.



Alpes suisses, aux environs d'Andermatt, été 1964

Filmée de loin, de l'endroit où se trouve Tania Mallet, c'est la première DB5 que l'on voit, la «Road Car» toujours immobilisée par sa boîte de vitesses. On peut d'ailleurs en regardant attentivement le plan d'ensemble repérer les traces de choc sur le côté avant-gauche de la voiture. Le jour suivant, lorsque l'on filme Sean Connery qui se couche derrière la voiture pour se protéger, c'est la DB5 à gadgets, la « Effect Car » qui prend la relève² avec sa carrosserie immaculée. On peut aussi remarquer, entre ces deux plans, que l'ombre du véhicule sur le sol a changé de place.

Malgré le retard pris sur le calendrier de tournage, une bonne ambiance règne, notamment entre les acteurs. Harold Sakata fait la joie des figurants, Tania Mallet s'amuse à filmer les répétitions, et Sean Connery la prend en photo tandis que Saltzman scrute le ciel : comme tous les tournages en extérieur, le film est tributaire des conditions météorologiques.

Les gadgets en action

La poursuite entre Bond et Tilly, sur les routes situées autour d'Andermatt, est source d'inquiétude. On utilise toujours la DB5 à gadgets qui n'est pas prévue pour ce genre d'exercice, et tout le monde redoute qu'un accident ne l'endommage aussi. Sur une longue ligne droite après le passage de Furka, on utilise enfin la « Effect Car » pour ses fameux équipements, notamment les moyeux de roues déchirures de pneus. Alors que les gros plans et les effets spéciaux seront tournés à Pinewood quelques semaines plus tard, un tube chromé fixé au centre de la roue arrière gauche simule le gadget pour la scène filmée sur la route. Les dommages causés à la Ford sont artificiellement créés en appliquant sur la carrosserie une longue et fine plaque d'acier tordue, pliée et découpée de façon à donner l'impression que la tôle a été violemment endommagée.

On tourne ensuite la scène où Bond accompagne Tilly jusqu'au garage. Une station service BP est alors investie par l'équipe du tournage. Au moment de la pause-déjeuner, Saltzman manque de s'étrangler en découvrant que la DB5 a disparu du parking. Il s'en inquiète auprès de Joe Fitt, chargé des effets spéciaux, qui le rassure : la voiture a tout simplement été empruntée par une des membres de l'équipe de tournage pour aller acheter des sandwiches !

Alors que les autres scènes montrant Bond à bord de la voiture sont réalisées en studio, on filme ensuite Connery dans la DB5 en extérieur pour un résultat bien plus convaincant. Au cours de cette courte séquence, on peut remarquer à l'intérieur de la portière côté conducteur la présence d'une trappe : celle du compartiment contenant l'un des équipements non utilisés à l'écran : le téléphone de voiture (l'autre équipement non visible dans le film est un tiroir dissimulé sous le siège conducteur, contenant une arme). Également tourné dans la voiture en extérieur, le plan montrant 007 au volant de la DB5 stoppant sur la route à proximité de l'usine d'Auric Entreprises, en réalité les bâtiments de Pilatus Aircraft situés près de Stans.

Le 11 juillet 1964, le tournage en Suisse prend fin. Six jours de travail furent nécessaires, et malgré toutes les contrariétés causées par la panne de la DB5, toute l'équipe retrouve les studios de Pinewood avec une grande satisfaction du travail accompli. L'Aston Martin en panne retourne à l'usine de Newport-Pagnell, tandis que la DB5 gadgets est utilisée en studio pour le tournage de certains gros plans et effets spéciaux sous la direction de Stears. Peu de temps après, elle sera de nouveau mise à contribution pour la scène nocturne où Bond fuit l'usine de Goldfinger, conduite cette fois par George Leech, assistant de Bob Simmons, avant de terminer son rôle en tant qu'atout majeur de la promotion du film³. ■

*Article initialement paru dans *The James Bond Magazine*, n°7, automne 1998. Tous droits réservés.

1 Ce numéro était, dès le départ de l'usine anglaise, la véritable immatriculation de la voiture-gadgets. La seconde DB5 portait bien sûr ce même numéro à l'écran, mais sa vraie immatriculation était FMP7B. BMT 216A a été volée en 1997 et FMP 7B a été vendue aux enchères en 2010 pour 4,6 millions de dollars.

2 Un autre détail permet de distinguer les deux véhicules. Contrairement à la « Effect Car », la « Road Car » n'a pas de clignotants latéraux sur les ailes avant.

3 Les deux voitures se retrouvèrent plus tard sur le tournage d'*Opération Tonnerre*, notamment pour les scènes se déroulant au château d'Anet. Durant le tournage, la DB5 « Road Car » fut équipée des mêmes options spéciales que la « Effect Car », puis les deux participèrent ensuite à l'extravagante tournée mondiale de la promotion du nouveau film. Apparemment ce n'était pas suffisant puisqu'à la demande d'Eon, Aston Martin produisit encore deux répliques exactes de la DB5 gadgets qui parcoururent les États-Unis durant les années 60. Ces deux répliques n'apparaissent dans aucun film de la série...



Tania Mallet pose dans la Ford Mustang



Des divans profonds comme des tombeaux

C'EST À JUSTE TITRE QUE LES ITALIENS AVAIENT SURNOMMÉ BOND « MR KISS KISS BANG BANG ». LA PROMENADE AVEC L'AMOUR QU'IL PROPOSE AUX JAMES BOND GIRLS EST PRESQUE TOUJOURS UNE PROMENADE AVEC LA MORT.

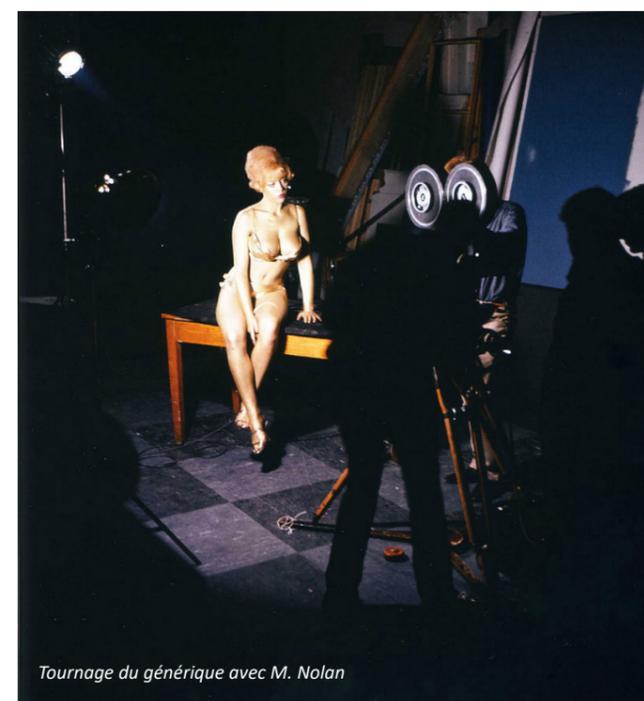


Frédéric-Albert
Lévy

Parce qu'il est arrivé sur les écrans dans les années soixante et qu'il a très vite été entouré de nuées de James Bond girls, le personnage de James Bond a été tout naturellement associé à ce qu'il est convenu d'appeler la « libération sexuelle », ce qui lui vaut entre autres un article pour lui tout seul dans le *Dictionnaire des sexualités* récemment paru dans la collection « Bouquins ». Mais le même dictionnaire a raison de préciser que l'expression « libération sexuelle » recouvre une réalité extrêmement complexe, pour ne pas dire contradictoire, et *Goldfinger*, qui marque historiquement la première affirmation officielle du mythe Bond, peut être vu comme l'écho de cette complexité. Bond fait la guerre et, malgré les apparences, assez peu l'amour. Connaissez-vous beaucoup de campagnes publicitaires construites autour de l'image d'un cadavre ? Non, bien sûr. Et pourtant, c'est bien un cadavre qu'on trouve au centre ou au moins dans les marges de toutes les affiches de *Goldfinger*. Le fait que Jill Masterson — « incarnée » par Shirley Eaton — soit recouverte d'or de la tête aux pieds contribue sans doute à la métamorphoser en une espèce de statue, mais n'oublions jamais que la couche d'or qui l'enveloppe lui a été fatale.

Cet état de chose est résumé dans une phrase de la chanson du générique : « *It's the kiss of death from Mr Goldfinger* ». Mais ce résumé pêche par omission : le baiser de la mort est aussi donné par Bond lui-même, comme le signale d'emblée et magistralement le pré-générique, même s'il n'est pas lié au film proprement dit. Amusante trouvaille, bien sûr, que ce reflet de l'agresseur de James Bond aperçu par celui-ci dans l'œil de la femme qu'il est en train d'embrasser. Mais cette « configuration » réduit le rôle de la femme à celui de simple miroir, ou même d'état-tampon entre Bond et son ennemi, puisque Bond la fait immédiatement pivoter devant lui, et puisque c'est elle qui récolte le coup de matraque (peut-être mortel, qui sait ?) qui lui était originellement destiné. Bond n'aura donc eu droit qu'à un coïtus très vite interruptus, mais il trouve un orgasme de substitution en faisant griller dans la baignoire le méchant qui — quelle audace ! — croyait mener sa mission à bien en lui dérobant son pistolet. Ce pré-générique n'avait pas été imaginé par Fleming dans le roman original, mais sa composante homosexuelle fait écho à certains aspects de son œuvre, si inconscients soient-ils.

La première séquence qui suit le générique est dans le même esprit. *Goldfinger* est évidemment d'une cruauté sans nom quand il fait mortellement recouvrir d'or son « assistante » Jill Masterson, mais sa monstruosité s'inscrit assez logiquement dans un jeu dont Bond lui-même a contribué à définir les règles. Bond, en fait, n'a pas séduit Miss Masterson parce qu'il avait des appétits sexuels à satisfaire. Il est déjà escorté d'une jeune fille, nommée Dink, lorsque son ami Felix Leiter vient le trouver, au début, au bord de la piscine, et Felix croit d'ailleurs que c'est de cette Dink qu'il s'agit quand Bond lui téléphone pour lui signaler la mort de Jill. En d'autres termes, Bond n'a entrepris de séduire Jill que pour prolonger perversement le plaisir qu'il avait pris en humiliant *Goldfinger*, en l'obligeant à cesser de tricher aux cartes. *Goldfinger* pourrait aisément, par l'entreprise d'Oddjob, faire exécuter Bond. Mais il le garde en vie pour lui montrer que cette malheureuse Jill appartenait à lui, *Goldfinger*, et à personne d'autre. Plus exactement, *Goldfinger* « restitue » Jill à Bond, mais sous la forme d'un objet inanimé qui ne pourra plus être d'aucune



Tournage du générique avec M. Nolan

« utilité » à celui-ci. Là encore, Bond trouvera un orgasme de substitution, mais à la fin du film seulement, lorsqu'il électrocutera Oddjob dans les caves de Fort Knox.

Le second épisode féminin de *Goldfinger* est construit autour de Tilly Masterson, sœur de Jill. Tilly s'est mis en tête de venger la mort de sa sœur en tuant Goldfinger, mais elle n'a rien d'un tueur professionnel et c'est elle qui, dans une scène qui reste l'une des plus belles de toute la saga, est assassinée par Oddjob. Malgré son « emballage » différent, ce second épisode est la duplication exacte du premier. Oddjob pourrait tuer Bond, mais c'est la femme qui accompagne celui-ci qu'il vise avec son chapeau fatal. Tilly, objectera-t-on, n'a pas, contrairement à sa sœur, couché avec Bond et Tania Mallet, qui l'interprète, a une dignité et une élégance que n'avait pas Shirley Eaton. Mais faut-il vous faire un dessin ? Que représente, symboliquement, cet essieu saillant façon char de Messala dans *Ben Hur* avec lequel Bond crève un pneu de la voiture de Tilly afin d'entrer en contact avec elle — ou plus exactement afin de mettre celle-ci à sa merci ?

Le troisième épisode est évidemment celui de Pussy Galore et est très largement dialectique, puisqu'il est le lieu d'une succession de « retournements ». Cette fois-ci, c'est Goldfinger lui-même qui jette cette « aide de camp » dans les bras de Bond. Parce que, croit-il, il n'a rien à redouter. Bien plus, il infligera à travers elle la frustration qui est sans doute la sienne, puisque nous pouvons parier que sa passion pour l'or et son désir de pénétrer dans Fort Knox vient compenser une impuissance sexuelle (un « doigt d'or » n'est jamais qu'un doigt en métal mou). Pussy se nomme Pussy pour toutes les raisons grivoises qu'on voudra, mais aussi, tout simplement, parce qu'elle est l'équivalent du chat de Blofeld apparu dans l'épisode précédent. Elle est la mascotte maléfique de Goldfinger et n'a nul besoin d'un agent de Sa Gracieuse Majesté pour « s'envoyer en l'air ». Elle le fait doublement en dirigeant la patrouille aérienne entièrement féminine de Monsieur Auric Goldfinger. Bref, elle est lesbienne et ne le cache pas. Mais Bond, là encore, va faire mourir sa partenaire. En tous cas, il va faire mourir la lesbienne en elle. Cette conversion hétérosexuelle qui s'opère en Pussy sous l'influence de Bond serait parfaitement invraisemblable si elle était d'ordre sexuel uniquement. Mais, là encore, nous assistons à une lutte de pouvoir et à un tour de passe-passe. En passant du côté de Bond, Pussy s'incline (oserons-nous dire : se couche ?) devant celui-ci, mais les passes d'armes de ce mâle s'accompagnent d'une rhétorique : ne voit-elle pas qu'elle est sous les ordres d'un tyran fou ? N'aspire-t-elle pas à une véritable indépendance ? C'est une figure maternelle pour la demi-douzaine de filles qui composent sa brigade aérienne ? Pffff ! Bond va lui permettre d'être la mère salvatrice de milliers d'individus.

Un tel discours est sincère : Bond ne fait finalement que projeter sur Pussy sa propre condition de subalterne. Lui aussi est sous les ordres de chefs, moins fous que Goldfinger, certes, et moins dangereux pour l'humanité, mais qui ne cessent de l'étouffer. Et c'est pourquoi, malgré tous les malentendus et les inégalités que nous venons de signaler,

le film se termine sur l'image d'un certain équilibre entre les deux sexes quand Bond et Pussy se dissimulent sous la toile de leur parachute pour échapper aux secours qu'on veut leur envoyer d'office. Qu'on veut leur imposer. Pussy, au demeurant, n'est sans doute pas totalement convertie. Regardez bien sa tenue finale : elle inclut une brassière dorée qui semble indiquer qu'elle n'est pas entièrement « dégoldfingerisée ». Disons que *Goldfinger* se termine sur l'image d'une gentille lesbienne quand *Bons baisers de Russie* se terminait sur l'image d'une méchante lesbienne — Rosa Klebb et son soulier « pointu ».

Il serait donc vain de nier le machisme extrême de Bond, même si, très tôt, la publicité a voulu nous faire croire que le personnage plaisait autant au public féminin qu'au public masculin. Comme l'a fait remarquer un jour une James Bond girl rétive, quelle femme pourrait spontanément s'identifier à ces malheureuses héroïnes que Bond utilise comme boucliers face à ses ennemis (même le tendre Roger Moore allait plus tard appliquer cette « méthode ») ? Mais un film comme *Goldfinger* doit être regardé comme une étape. L'intérêt de la série des « Bond », ce qui fait sa force et sa longévité exceptionnelle, est à trouver dans la transformation progressive, mais inexorable, de son héros. Si, comme on vient de le voir, les femmes ne sont guère plus que des pions dans *Goldfinger*, voyez le désespoir qui sera celui de Bond quelques décennies plus tard quand il ne parviendra pas à sauver Vesper à la fin de *Casino Royale*. Bond aujourd'hui ne peut plus se permettre de donner une claque sur les fesses d'une femme. S'il n'est pas la cause, il est au moins le témoin



Tilly Masterson, victime d'Oddjob





Bond formula

TOUS LES SPÉCIALISTES DU MARKETING VOUS LE DIRONT : IL NE SUFFIT PAS QU'UN PRODUIT SOIT BEAU ET BON POUR QU'IL MARCHE. NI MÊME QUE SA PROMOTION SOIT EFFICACE. CE TROISIÈME OPUS AVAIT TOUT, MAIS LES MOTIFS DE SUCCÈS ÉTAIENT AILLEURS...



Yvain **Bon**
et Pierre **Fabry**

Serait-ce le cocktail Bondien ? Connu, et maintes fois rappelé. Ne nous attardons donc pas sur « girls, gadgets and exotism... » Allons plutôt glaner les raisons du succès de ce troisième opus dans une conjonction de facteurs culturels et sociaux.

Un panorama de l'offre cinématographique en ce début des années 60 aux États-Unis et dans l'Hexagone nous renseigne... Deux comédies musicales dans la plus pure tradition anglo-saxonne sont au top du box-office outre-Atlantique, *Mary Poppins* et *My Fair Lady*. Sans oublier la seconde aventure de 007, elle aussi dans la lignée des films d'espionnage traditionnels. Si l'on ajoute de grands films tels *Pas de printemps pour Marnie*, *Embrasse-moi idiot*, *Dr Follamour* ou *La nuit de l'iguane*, l'impression se confirme. Bon cru, grands films certes, mais du cinéma « classique », convenu et peu de fraîcheur. En France même chose, Louis de Funès tient invariablement le haut du pavé avec *Le Gendarme de Saint-Tropez* puis avec *Fantômas*, suivi de près par (encore) un Disney – *Merlin l'enchanteur*. Seul *L'Homme de Rio*, pastiche de film d'action dénote, d'ailleurs non sans rappeler Bond.

Rien que du convenu, rien de différenciant. Force est de constater que l'agent britannique est un ovni. 007 est un produit nouveau, chatoyant, à mi-chemin entre réalisme et fantaisie. C'est son atout : transporter et surprendre le spectateur à chaque image. Harry et « Cubby », et surtout Guy Hamilton, l'ont compris (cf. notre interview).

Socialement même topo. En des temps où la censure et le poids des diktats religieux ou politiques corsètent largement les masses, Bond transcende les interdits. Dans une société en noir et blanc où le son prime encore sur l'image, où le collectif domine, l'individualisme du héros qui se débat dans univers luxueux en technicolor tranche.

007 est l'expression d'une aspiration à la liberté individuelle, à une forme de libération qui trouvera partout, dans « l'Ouest décadent », son aboutissement dans les révoltes sociales de la seconde partie des sixties. Les femmes dévêtues, l'alcool qui coule à flot...

Le confort moderne et les nouvelles technologies sont déjà un précieux marqueur socio-culturel. Pour l'heure, ils ne sont accessibles qu'à un tout petit nombre, une élite. Plus pour longtemps. La classe moyenne émerge. C'est la cible des films d'Eon. Dans *Goldfinger*, les équipements high tech sont bien évidemment matérialisés par les « fabuleux gadgets » de la DB5... Alors même que le vulgus pecum s'ouvre à peine à l'automobile, à la machine à laver et à la télévision, symboles de la société de consommation en devenir*.

La place de la femme dans la mythologie bondienne, et dans *Goldfinger* en particulier, n'est pas le moindre des révélateurs. À chaque nouveau James Bond, l'actrice incarnant la partenaire de Bond a tôt fait de rappeler que sa Bond girl est « différente » des autres. Qu'elle est une femme forte et indépendante. Si l'on remonte jusqu'à *Goldfinger*, on se rend compte que dès le début, les films ont toujours proposé des femmes fortes face à Bond. Ces

personnages plus intéressants sont hélas vite oubliés pour que l'on ne se souvienne que des femmes objets en arrière-plan.

Femmes potiches et dames d'acier

Parmi les éléments de la formule Bond, il y a ce bataillon de jeunes femmes objets qui défilent sous les yeux de 007 : la masseuse Dink tout juste bonne à dire bonjour à Félix et à se faire claquer les fesses, la femme de chambre dont Bond achète le silence avec un simple « Vous êtes très jolie », Jill Masterson laissant entrer, sans s'offusquer outre mesure, un inconnu sur son balcon avant de l'embrasser immédiatement, ou la jolie danseuse du pré-général parlant à peine pour embrasser James langoureusement, avant de se faire assommer sans autre forme de procès (shocking).

Dans les quinze premières minutes, pas moins de quatre girls passent sous la dent de Bond, qui se comporte en bon gentleman machiste. Elles vont et viennent, couchent et meurent, sans qu'il ne prenne une seule gifle, qu'il aurait, aujourd'hui, bien méritée. Sans parler de l'arsenal de pilotes féminines en tenue moulante sautillant sur les terrains d'atterrissage. Mais cela fait partie de l'imaginaire bondien. En l'espace de 3 films, Bond est devenu un homme qui évolue dans un monde de beautés, auquel aucune femme ne résiste... au début du film.

Car le film offre deux personnages de femmes fortes bien marquants : la sœur de Jill, Tilly Masterson et la bras droit du méchant, Pussy Galore. Les deux sont pilotes émérites et lui mettent des bâtons dans les roues. L'une ne cède à aucune galanterie. L'autre, malgré son nom suggestif, restera vêtue de jeans tout au long du film. On est loin de la femme potiche. On doit donc remercier Honor Blackman, et Tania Mallet pour proposer dès 1964 des personnages ambigus et tenaces, ni vraiment bons, ni vraiment mauvais.

Au final, *Goldfinger* a établi une règle qui jusqu'à *Skyfall* se vérifie encore : tant que Bond n'a pas couché avec la Bond girl, elle a « de la matière » et donne du fil à retordre. Une fois qu'elle est passée par le lit de 007, il devient difficile pour elle d'exister à l'écran autrement que par leur plastique... ou alors couverte d'or !

Bref, Bond fut donc au bon endroit au bon moment. Mais rien ne fut vraiment le fruit du hasard. Tout l'art et le flair des producteurs est d'avoir capté – et de capter toujours – l'air du temps, d'anticiper les tendances, pour mieux les faire leur. En cela, *Goldfinger*, maintes fois copié, est un mètre-étalon qui marque durablement et logiquement la société et le cinéma : parfaite alchimie entre le talent, le sens du public et du business, la maîtrise des outils de communication et de marketing les plus modernes, et les attentes d'un public, jeune et aux aspirations de changement fortes. ■

*En 1962, à peine 30% des ménages français possèdent une machine à laver; 35% une automobile et seulement 23% une télévision. 85,4% sont équipés d'une radio. Source INSEE.

(00)7 PREMIÈRE FOIS...

001. Aston Martin. C'est John Stears qui charme le Directeur Général d'Aston pour lui soutirer deux véhicules, le prototype de la DB5 et un modèle standard. Le constructeur était réticent... Après le tournage, les ventes de la marque britannique alors en grand désarroi grimpent de 60% !

002. Succès mondial. C'est le premier film à remporter un succès planétaire total, il permet de faire connaître 007 au plus grand nombre. Un sondage réalisé au début des années 90 révèle que 80% des spectateurs des salles obscures de par le monde auraient vu *Goldfinger* au moins une fois...

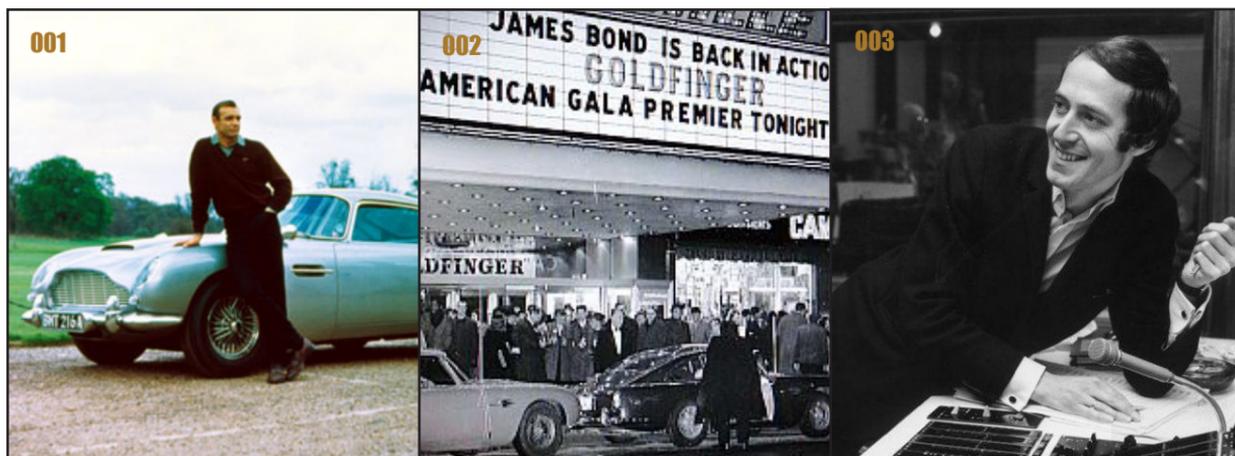
003. John Barry. C'est la première fois que le compositeur se charge à la fois de la chanson-titre et de l'intégralité de la bande son. On connaît la suite... (cf. *Le Bond* n°35)

004. Hit-parade. La chanson interprétée par Shirley Bassey est classée numéro un dans les charts outre-Atlantique durant trois semaines puis est couronnée d'un disque d'or en 1965. Elle fait l'objet d'une vingtaine de reprises rien qu'aux États-Unis.

005. Michal G. Wilson. Étudiant à l'Université de droit de Stanford, il est embauché par son beau-père « Cubby » durant ses vacances comme assistant régisseur. Son seul passeport en poche, il s'envole pour des plans larges aux États-Unis et survole Fort Knox. Il fera sur place ses premiers et désormais légendaires cameo : un soldat coréen et... James Bond de dos assis face à Oddjob à l'arrière du camion.

006. Oscar. Le premier obtenu pour la saga (par Norman Wanstall), au titre du... meilleur montage son ! Un second suivra l'année suivante pour *Opération Tonnerre* (effets visuels) puis un troisième enfin en 2013 pour *Skyfall* et la meilleure chanson, attribué à Adele.

007. Merchandising. Fort du succès, les producteurs signent des accords pour promouvoir et protéger les produits dérivés de la saga Bond. Une première. Outre les marques de luxe représentées dans le film (Rolex, Smirnoff, Aston), une large gamme de jeux et jouets est commercialisée. Le modèle réduit de la DB5 mis en vente par Corgi en octobre 1965 en demeure le symbole : 7 millions d'unités sont écoulées.



Goldfinger, le roman

ÉCRIT EN 1958 ET PUBLIÉ UN AN PLUS TARD, *GOLDFINGER - LE ROMAN* - EST LA PIÈCE MAÎTRESSE DE L'ŒUVRE DE FLEMING, SON SEPTIÈME OUVRAGE SUR LES QUATORZE METTANT EN SCÈNE JAMES BOND. IL CONTIENT À LA FOIS TOUS LES ÉLÉMENTS QUI FONT DE FLEMING UN CONTEUR HORS-PAIR, MAIS AUSSI TOUTES SES TARES.



Valéry
Der-Sarkissian

Avec *Goldfinger*, Fleming est au sommet de son art. Il mise toujours plus haut et s'emploie, en passant des mois à se documenter, à ce que ses histoires aient le vernis de l'authenticité. Ses méchants sont travaillés et ses scènes rivalisent d'originalité. Bref, c'est l'état de grâce.

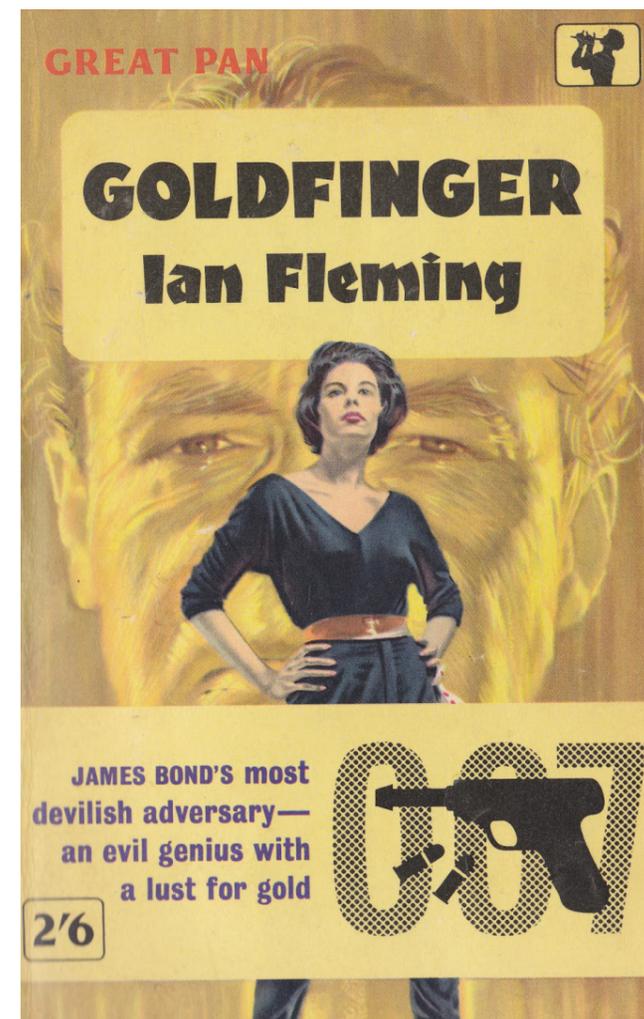
Certes, des similitudes existent avec *Moonraker*. Auric Goldfinger et sir Hugo Drax sont deux milliardaires roux qui se déclarent britanniques mais sont animés par la haine de l'Angleterre. Ils trichent aux cartes (ainsi qu'au golf pour Goldfinger). Leurs propriétés anglaises sont voisines et incluent une usine où travaillent des ouvriers allemands (la moitié est tout de même coréenne chez Goldfinger).

Drax dispose d'un bras droit nommé Krebs, Goldfinger un du nom d'Oddjob, élément remarquable si l'on tient compte du fait que le personnage du proche collaborateur est surtout présent dans les films. Enfin, l'un et l'autre s'apprennent à mettre à exécution un projet surréaliste, détruire Londres à l'aide d'un missile nucléaire pour Drax, voler l'or de Fort Knox pour Goldfinger. Des parallèles donc, mais avec *Goldfinger*, Fleming se surpasse.

Dans le roman, Bond parcourt quatre pays (Mexique en flash-back, États-Unis, France et Suisse) contre... 0 dans *Moonraker*. Bond croise trois girls et en honore deux, alors qu'il fait vœu de chasteté dans *Moonraker*. Enfin, les gadgets, apparus dans *Bons baisers de Russie*, sont de retour avec notamment l'Aston Martin DB 3 trafiquée, car il s'agit d'une DB 3 à l'origine, et non d'une DB 5. Avec *Goldfinger*, nous assistons à un véritable festival bondien.

Alors qu'est-ce qui pose problème ? Les commentaires racistes de Bond d'une part, avec notamment la position des Coréens sur l'échelle des mammifères. Ou les réflexions machistes, lorsqu'il est indiqué que parfois une femme aime être violente. Quant aux propos sur les lesbiennes « psychologiquement dérangées », qui oseraient les reproduire aujourd'hui ?

L'intrigue pêche également. Si les deux premières parties de l'histoire au cours desquelles Bond enquête sur Goldfinger sont excellentes, la dernière est particulièrement bancal. Ainsi, Goldfinger maintient Bond en vie après la séance de torture (à la scie circulaire, non au laser) car... il a besoin d'un secrétaire ! Pardon, de deux secrétaires car Tilly Masterton a aussi survécu à sa rencontre avec Oddjob. Ce type s'apprête à réaliser le plus formidable casse de tous les temps, savamment préparé depuis des mois, et il engage deux personnes dont il se méfie pour l'épauler ? Euh...



Quant à la volte-face finale de Pussy Galore, elle s'explique par le fait que, dans les états du sud des États-Unis, les jeunes filles se font régulièrement violer et que Pussy, après avoir été déflorée par son oncle, a préféré fréquenter des femmes. Mais pour la première fois de sa vie, elle est tombée amoureuse d'un homme : Bond. Le génie créatif devait être fatigué... En dépit de cela, *Goldfinger* prouve qu'Ian Fleming bénéficiait lui aussi du doigt de Midas !

Les commentaires suivants sont établis à partir du texte original de Fleming, et non de sa pseudo traduction française tronquée d'un quart du récit par les éditions Plon dans les années 60. *Goldfinger* (*Goldfinger*, 1959) de Ian Fleming est disponible... sur tous les sites de ventes de livres !

Le mot de « M » Choisissez avec soin votre prochain mot d'esprit, Monsieur Bond...



Luc Le Clech, Président du Club James Bond France

Nous y voilà, le grand film, le grand Sean. Au dire de beaucoup d'entre vous, le plus grand James Bond de tout les temps. Grosse émotion !

Quoi de plus naturel que de se mettre en quatre (couvertures différentes) pour vous proposer ce *Le Bond Spécial Goldfinger*. C'est sûrement le magazine que Pierre Fabry a le plus anticipé. Depuis un an, il a cette vision de ce que sera le numéro que vous avez entre les mains. Nous avons fait le trajet à Palma de Majorque pour rencontrer le grand Guy Hamilton qui ne se déplace plus beaucoup. Différents événements à travers l'Europe se sont profilés, et Guy a gentiment tout refusé.

Aussi vous me connaissez maintenant : s'il ne venait pas à nous, nous irions à lui. C'est ce que nous avons fait : ce fut court, bref mais très intense. De plus, Guy a souhaité nous donner accès à sa base de photographies... Soit environ 350 photos issues de ses quatre films de Bond, rarement vues. Une pépite qui nous assure de belles illustrations pour les publications à venir.

Ce fût pour ma part un moment privilégié de pouvoir passer un long moment avec ce grand Monsieur et de l'écouter « intarissable » nous raconter toutes ces belles histoires sur 007 bien sûr, mais aussi Humphrey Bogart, Laureen Bacall, Orson Welles et Steve McQueen, avec qui il tourna. Merci Sir Guy, ce magazine vous est dédié.

Pour nous, peu de temps de repos. Notre événement 2014 est sur les rails. Il aura donc lieu les 20 et 21 décembre à Chantilly. Nous allons donc retourner à nos premières amours. Celles de 1998... Une convention sur deux jours pour que nous ayons le temps d'échanger. Au programme, notre Assemblée Générale mais

aussi une grande exposition, un salon du collectionneur (où vous pourrez vendre vos objets), un repas... Bref, un moment convivial comme nous n'en avons pas vécu depuis (trop) longtemps.

Et des invités, me direz-vous ? Oui, et encore des filles ! Grâce au carnet d'adresse de Anders Frejdh, notre ami suédois, qui nous a permis d'entrer en contact avec Virginia Hey (*Tuer n'est pas jouer*). Quand James Bond et Mad Max se rejoignent enfin. Lady Valérie Leon nous apporte sur son plus beau plateau toutes les anecdotes de Bond 77 et Bond 83, mais également *Chapeau melon et bottes de cuir*, *Amicalement Vôtre...* Et enfin le fantasme de mes quinze ans : Caroline Munro qui ne manquera pas de revenir sur *L'espion qui m'aimait* et sa carrière pleine de rencontre, en particulier au sein des studios Hammer. À l'heure où je vous écris ces quelques lignes, le programme n'est pas encore bouclé, mais nous passerons un week-end de rêve, je vous le promets.

Ce mois de septembre verra aussi un voyage qui, Olivier Lebaz et moi-même, nous transportera en Suisse pour épauler nos amis transalpins dans leur « mission Goldfinger reloaded » en présence de Tania Mallet. Une belle occasion pour nous de vous raconter tout cela, et de promouvoir le club français.

Pas mal de choses sont déjà en plan dans nos têtes pour 2015 : la sortie de Bond 24, les années anniversaires de *GoldenEye* et *d'Opération Tonnerre*. Et autant de bonnes raisons de nous retrouver pour partager encore.

Viva James Bond !

Le Bond est le magazine édité par le Club James Bond France, le Club des Fans de James Bond.

Club James Bond France,
119 avenue Félix Faure
75015 PARIS.
www.jamesbond007.net

Association Loi 1901
Président : Luc Le Clech
ISSN : 1168-6499

Dépôt légal : mai 2003 / nouvelle série
Publication comprise dans l'adhésion

Directeur de la publication : Luc Le Clech - Rédacteur en chef : Pierre Fabry - Rédacteur en chef technique : Vincent Côte - Corrections/relectures : Sandrine Davy, Valéry Der-Sarkissian.

Bouclage du « Le Bond n°37 » - spécial *Goldfinger* : le 20 août 2014.

Ont collaboré à l'écriture de ce numéro : Yvain Bon, Valéry Der-Sarkissian, Pierre Fabry, Pierre Hirsinger, Luc Le Clech, Frédéric-Albert Levy, Jean-François Rivière et Éric Saussine.

Crédits photographiques : Photographies de la saga

& logos (gunbarrel & gun logo symbol) : Eon Productions, Danjaq, LLC / MGM/United Artists Corporation © Guy Hamilton, collection privée © Autres CJBF ©

Nos plus chaleureux et respectueux remerciements à Guy Hamilton pour son accueil, sa générosité, sa patience et sa confiance à notre égard.

Le Bond est la propriété du Club James Bond France. Il ne peut être vendu ou reproduit, totalement ou partiellement sans autorisation. Tous les documents ou photographies sont utilisés sans but lucratif. Nous remercions les ayants droit de leur compréhension.

France : 10 euros / UE : 15 euros



Le Bond reviendra...

Le Bond

LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE - N°37 - SEPTEMBRE 2014



50^e ANNIVERSAIRE GOLDFINGER™

CLUB JAMES BOND

Le Bond

LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE - N°37 - SEPTEMBRE 2014



50^e ANNIVERSAIRE GOLDFINGER™

CLUB JAMES BOND

Le Bond

LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE - N°37 - SEPTEMBRE 2014



50^e ANNIVERSAIRE GOLDFINGER™

CLUB JAMES BOND

Le Bond

LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE - N°37 - SEPTEMBRE 2014



50^e ANNIVERSAIRE GOLDFINGER™

CLUB JAMES BOND